BIBLIOTHÈQUE
RUSSE ET POLONAISE.

VOL. VI.

HISTOIRE

DE LA VIE, DU RÈGNE, ET DU DÉTRONEMENT

D'IWAN III

EMPEREUR DE RUSSIE.



PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.
1859.

BIBLIOTHÈQUE

RUSSE ET POLONAISE.

VOL. VI.

HISTOIRE

DE LA VIE, DU RÈGNE, ET DU DÉTRONEMENT

D'IWAN III

EMPEREUR DE RUSSIE.



PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.
1859.

HISTOIRE

DE LA VIE,

DU RÈGNE ET DU DÉTRONEMENT

D'IWAN III

EMPEREUR DE RUSSIE,

ASSASSINÉ A SCHLÜSSELBOURG DANS LA NUIT DU 15 AU 16 JUILLET (N. S.) 1764.

PARIS.
LIBRAIRIE A. FRANCK,
67, Rue Richelieu.
1859.

INTRODUCTION.

Le nom d'Ivan rapelle les faits les plus considérables de l'histoire de Russie.

Le premier souverain russe qui l'ait porté est aussi le premier qui ait pris le titre de *grand-prince de toutes les Russies* et qui ait conçu le projet de fondre tous les apanages en une vaste monarchie. Pour réaliser ce projet, il alla solliciter la protection et le secours d'Usbek contre le prince de Tver, que ce Khan fît lâchement égorger dans sa horde; il obligea le chef de l'Eglise russe de transporter sa résidence de Vladimir à Moscou, et d'abaisser son autorité

spirituelle au service de sa politique profonde. Ivan I a été surnommé *Kalita*, qui signifie *bourse*, parce qu'il en portoit toujours une à sa ceinture, afin de ne jamais refuser l'aumône. Les princes russes, quand ils ne périssoient pas sur le champ de bataille ou par le fer des assassins, revêtoient l'habit monastique aux approches de la dernière heure: Ivan ne manqua pas à cet usage, et finit ses jours à Moscou, après un règne de douze ans, le 31 mars 1340.

Ivan II, son fils, né en 1326, mort en 1359, étoit un prince paisible, en tout dissemblable à son père: son manque de fermeté permit aux petits princes de recommencer leurs luttes intestines; sa mansuétude ne réussit pas à les apaiser. Il mourût, après un règne peu marquant de six ans, laissant à la Russie dans un enfant de onze ans, Dmitri Donskoï, le jeune héros qui devoit la délivrer du joug des Tatars.

Ivan III, grand-prince à vingt-trois ans, depuis 1462 jusqu'à 1505, a reçu le surnom de *Grand;* il a agrandi, en effet, la Russie mais il ne lui a pas ménagé un bien plus

précieux que l'accroissement territorial: la liberté unie à la vraie foi. C'est à lui que la Russie est redevable de l'abolition radicale des apanages, opérée sans effusion de sang mais non sans astuce, — de la conquête de Novgorod, ternie, après une lutte de sept ans, par des supplices [1]), — et de la restauration solennelle de son indépendance vis-à-vis des Tatars. En 1471, il envoya à Rome une députation mémorable pour négocier auprès du Pape son mariage avec la dernière du Paléologues et protester faussement de son désir de se réunir à l'Eglise dont Jésus-Christ est l'architecte et Pierre la base. Consenties à cette condition, les fiançailles de la princesse Sophie avec le prince de Moscou fûrent pompeusement célébrées, en présence de Sixte IV, dans la basilique de S. Pierre, le 1 juin 1472. Cette alliance, origine de la politique que l'on a prêtée à la Russie, lui attira les regards de l'Europe: le Kremlin, à peine

---

[1]) V. *Essai abrégé de l'histoire de Nowgorod* par Lizakevitz; Copenhague, 1771.

élevé, vit des ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne, du Pape et du sultan, des rois de Pologne, de Danemark et de la fière république de Venise; Ivan conclût des traités avec eux et fît profiter son pays de la chûte de la Grèce en accueillant ses émigrés, de la renaissance des lettres et des arts en Italie en en faisant venir différents artistes. Il convoqua deux conciles sur la fin de son règne. Dans le premier, dit l'évêque de Voronège, on condamna les judaisants, les uns à être brûlés vifs, les autres à avoir la langue arrachée. Malgré les sentimens de componction que tous témoignoient, le métropolite Joseph fût d'avis qu'on ne devoit pas faire attention à un repentir provoqué par la crainte du châtiment [1]).

---

[1]) *Histoire des hérésies dans l'Eglise russe*, par Ignace, évêque de Voronège; Saint-Pétersbourg 1849, I, 75. — Cette histoire importante vient d'être continuée avec une rare franchise par un écrivain anonyme qu'on sent animé des intentions les plus pures; voyez: *Le Raskol. Essai historique et critique sur les sectes religieuses en Russie.* Paris, Franck 1859.

Dans le second, il fût statué, entr'autres, que le prêtre qui perdroit sa femme ne seroit plus apte à exercer ses fonctions, réglement bizarre encore aujourd'hui en vigueur.

Fier dans ses relations avec les autres souverains, Ivan III, dit le plus éclatant des historiens russes [1]), aimoit à déployer une grande pompe devant les ambassadeurs; il introduisit l'usage de baiser la main du monarque, en signe de faveur distinguée, et voulût, par tous les moyens extérieurs possibles, s'élever au dessus des hommes pour frapper fortement l'imagination. Il pénétra le secret de l'autocratie, il devint comme un Dieu terrestre aux yeux des Russes, qui commencèrent dès lors à étonner tous les autres peuples par une aveugle soumission à la volonté de leur souverain. Le premier il reçût en Russie le surnom de *Terrible*, mais terrible seulement à ses ennemis et aux rebelles. Cependant, sans être un *tyran*, comme son petit-

---

[1]) Karamzin, Histoire de Russie, IV, 434.

fils Ivan IV, il avoit reçu de la nature une certaine dureté de caractère qu'il savoit modérer par la force de sa raison. Les fondateurs de monarchies se sont rarement fait distinguer par leur sensibilité, et la fermeté nécéssaire pour les grandes actions politiques est bien voisine de la rudesse. On dit qu'un seul regard d'Ivan, lorsqu'il étoit enflammé de colère, suffisoit pour faire évanouir les femmes timides; que les solliciteurs craignoient de s'approcher du trône; qu'à sa table même les grands trembloient devant lui, n'osant proférer une parole ni faire le plus léger mouvement; et lorsque le monarque, fatigué d'une bruyante conversation et échauffé par le vin, s'abandonnoit au sommeil vers la fin du repas, tous, assis dans un profond silence, attendoient un nouvel ordre pour le divertir, ou pour se livrer eux-mêmes à la joie. L'histoire n'étant point un panégyrique, il est impossible qu'elle trouve tout à louer dans les hommes réputés les plus grands. A ne considérer que l'homme dans Ivan III, il n'eut point les aimables qualités de Mono-

maque ni celles de Dmitri Donskoï; mais comme souverain il a laissé un nom inéffaçable. Toujours guidé par la circonspection, il parût quelquefois timide ou indécis; mais cette irrésolution fût de la prudence, vertu qui nous charme moins qu'une généreuse témérité. Combien d'illustres héros n'ont légué à la postérité que le souvenir de leur gloire! Ivan a laissé un empire d'une immense étendue, puissant par le nombre de ses peuples et plus encore par l'esprit de son gouvernement.

Son petit-fils, Ivan IV *Groznoi* ou *le Menaçant* est le prince qui a le plus longtemps et le plus tyranniquement gouverné la Russie. Agé de quatre, à la mort de son père, Vasili III, à peine de huit à celle de sa mère, livré pendant dix ans à des tuteurs qui trouvoient l'intêret de leur oligarchie à exciter ses instincts cruels, le malheur de son éducation explique sa conduite sans bien entendu l'excuser. Sacré *tzar* le 16 janvier 1547 [1]), sa première et

---

[1]) Voltaire a dit que le titre de tzar vient des

sa plus belle action fût la conquête de Kazan (1552), suivie de celle d'Astrakan (1554), qui força les Tatars à se retirer en Crimée. Au lieu de leur enlever ce dernier refuge, Ivan, rêvant de briser la barrière qui le séparoit de l'Occident, détruisit l'Ordre Teutonique (1561). Le grand-maître de cet Ordre célèbre, Ketler, refoulé en Courlande, se vengea de sa défaite en ne cédant ses droits sur la Livonie qu'au grand-prince de Lithuanie. L'Esthonie échappa aussi à Ivan en se mettant sous la protection du Roi de Suède; l'évêché d'Oesel se livra au roi de Danemark, et de ce partage funeste, dont le jeune tzar ne se dédommagea que foiblement en s'em-

---

Tchars du royaume de Kazan et qu'Ivan Basilides se l'attribua quand il conquit ce royaume. La date du sacre d'Ivan suffit pour renverser cette assertion, que la plupart des écrivains étrangers ont répétée. Voyez pour l'étymologie du mot *tzar* l'érudite dissertation que M. Schnitzler a placée dans son *Histoire intime de la Russie*, t. I, publiée avant que la guerre de Crimée n'ait produit une masse de libelles incorrects.

parant de Polotsk (1563), surgit le long débat que l'épée de Pierre I parvint seule à trancher: ce n'est que le traité de Nystadt (10 septembre 1721) qui donna définitivement à la Russie la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, et une partie de la Finlande et de la Carélie. Héros sur le champ de bataille, quoiqu'en dise M. Mérimée [1]), Ivan, au débût de son règne, fût également un législateur habile. Guidé par d'intègres conseillers, le prêtre Sylvestre et Adachef, il réforma les loix du pays et les rassembla en un code intitulé *Soudebnik* (1550). Porté par tradition et par goût à s'ingérer dans les affaires de l'Eglise, il convoqua un concile (1551), dont les cent délibérations, incomplètement éditées jusqu' aujourd'hui, présentent un tableau curieux des moeurs de cette époque; le dernier article de ce précieux document est ainsi conçu: „De toutes les coutumes hérétiques, il n'y en a pas de plus condamnable que celle de se raser la barbe. *L'effusion de tout le sang*

---

[1]) Les Faux Démétrius, p. 1.

d'un martyr ne sauroit racheter cette faute. Raser sa barbe pour plaire aux hommes, c'est violer toutes les loix et se déclarer l'ennemi de Dieu, qui nous a crées à son image.“

Comme son aieul, Ivan attira auprès de lui un grand nombre d'artistes. Il est le premier souverain qui ait admis à sa cour des médecins étrangers, qui ait ouvert ses ports aux marchandises angloises et qui, bien mieux que cela, ait doté son pays d'une imprimerie. Les *Actes des Apôtres* sont le premier livre qui ait paru en Russie, en 1564, par les soins du diacre Ivan Féodorof et de Pierre Mstislavtz; expulsés ensuite de Moscou, ces deux typographes, dont les bibliophiles doivent enregistrer les noms, ont publié en Pologne, en 1582, une Bible splendide, comme sous le nom de *Bible d'Ostrog.*

Mais le succès et surtout l'autocratie transformèrent bientôt ce monarque, d'abord d'une conduite exemplaire, en un monstre dont le délire fît promptement oublier ses premières treize années d'ad-

ministration féconde et glorieuse. Soupconneux comme tous les despotes, s'imaginant n'être entouré que de traîtres, Ivan n'eût bientôt plus qu'une pensée: mettre la main sur des ennemis fictifs, — et n'eût plus qu'une occupation favorite: les supplicier lui-même, en enveloppant toute leur famille dans un châtiment raffiné, sans épargner les jeunes filles, les vieillards, les femmes enceintes, ni les petits enfants [1])! Novgorod, difficilement résignée à la perte de son antique liberté, fût, en 1570, la première victime de ses fureurs. Il s'y transporta avec ses *oprichniki,* espèce de prétoriens comme il s'en rencontre au service de toutes les iniquités, et durant cinq semaines il y égorgea chaque jour, sans rémission et relâche, cinq à six cents de ses habitants. Rentré à Moscou, il en trouve les rues désertes; il les parcourt en criant que personne n'avoit rien à redouter. Le peuple ajoute

---

[1]) V. Erschreckliche, greuliche und ein erhörte Tyranney'n Johannis Basilidis; 1592, in-4, s. l.

foi à la parole du tzar, le suit sur la place Rouge, et là il découvre trois cents infortunés, étendus et liés par dizaines, que ce nouveau Caligula le force, non à décapiter, cela auroit trop doux, mais à déchiqueter! Et ces exécutions, impossibles à énumérer et à détailler, se succédèrent sans interruption pendant un quart de siècle! Ces atrocités, dont le souvenir fait frisonner, eûrent pour résultat de détacher davantage la Livonie de la Russie et de rendre celle-ci moins apte à repousser ses constants ennemis; les Tatars en profitèrent en 1571 pour incendier Moscou; les Polonois, peu agressifs sous Henri III, ranimés par Etienne Batori, reprîrent Polotsk en 1579 et menacèrent le Kremlin. Aussi pusillanime alors qu'il étoit entreprenant au commencement de son règne, il sembloit qu'Ivan n'eût plus d'autre ressource que d'accepter l'hospitalité que lui avoit offerte la reine Elisabeth [1]),

---

[1]) Cette proposition de la sanguinaire princesse est ainsi conçue dans une lettre-missive conservée aux Archives de l'Empire:

lorsqu'il s'avisa d'implorer la médiation de Grégoire XIII, en lui promettant de re-

---

»Au cher et très-grand, très-puissant Prince, notre Frère, Empereur et Grand-duc Ivan Vasili Souverain de toute la Russie.

Si à une époque il arrive que vous soyez par quelque circonstance casuelle, ou par quelque conspiration secrète, ou par quelque hostilité étrangère, obligé de changer de pays, et que vous désiriez venir dans notre royaume, ainsi que la noble Impératrice, votre épouse, et que vos enfants chéris, avec tout honneur et courtoisie nous recevrons et nous traiterons Votre Altesse et sa suite comme il convient à un si grand Prince, vous laissant mener une vie libre et tranquille avec tous ceux que vous amenerez à votre suite, et il vous sera loisible de pratiquer votre religion chrétienne en la manière que vous aimerez le mieux, car nous n'avons pas la pensée d'essayer de rien faire pour offenser Votre Altesse ou quelqu'un de vos sujets, ni de nous mêler en aucune façon de la conscience et de la religion de Votre Altesse, ni de lui arracher sa foi par violence. Et nous designerons un endroit dans notre royaume que vous habiterez à vos propres frais, aussi longtemps que vous voudrez bien rester chez nous. Nous promettons ceci par notre lettre et par la parole d'un souverain chrétien. En foi de quoi, nous, la Reine Elisabeth,

connoître sa juridiction toute spirituelle. Fidèle aux traditions du Saint-Siège, qui ne laisse échapper aucune occasion de se ménager des relations avec la Russie, détournée de ses voies premières, le Pape s'empressa de charger Antoine Possevin d'arrêter Batori et de donner suite aux intentions apparentes du tzar humilié [1]). Autant le célèbre jésuite, professeur de S. François de Sales, réussit dans la première partie de sa mission, autant il échoua dans la seconde. — Abattu sans être touché, Ivan eût encore à son déclin une fortune inattendue: un Kosaque vint lui apprendre qu'il étoit maître de la Sibérie.

„Ce prince, dit Karamzin [2]), grand, bien fait, avoit les épaules hautes, les bras musculeux, la poitrine large, de beaux cheveux,

---

nous souscrivons cette lettre de notre propre main en présence de notre noblesse et conseil. A notre Palais de Hampton-Court, le 18 mai, 12e année de notre Règne et l'an de N. S. 1570.«

[1]) V. Antonius Possevinus, de Moscovia.

[2]) Hist. de Russie, t. IX.

de longnes moustaches, le nez aquilin, de petits yeux gris mais brillants, pleins de feu, et au total une physionomie qui ne manquoit pas d'agréments. Mais le crime le changea tellement qu'à peine pouvoit-on le reconnoître. Une sombre férocité déforma tous ses traits. L'oeil éteint, presque chauve, il ne lui resta plus bientôt que quelques poils à la barbe, inexplicable effet de la fureur qui dévoroit son âme!"

Voici comment cet excellent historien, irrécusable en cette matière, nous peint le genre de vie de ce prince: „A trois heures du matin, le tzar, accompagné de ses enfants, alloit au clocher pour sonner matines; aussitôt, tous les courtisans couroient à l'église; celui qui manquoit à ce devoir étoit puni par huit jours de prison. Pendant le service, qui duroit jusqu'à six ou sept heures, le tzar chantoit, lisoit, prioit avec tant de ferveur que toujours il lui restoit sur le front des marques de ses prosternations. A huit heures, on se réunissoit de nouveau pour entendre la messe, et à dix tout le monde se mettoit à table, excepté

Ivan, qui lisoit, debout et à haute voix, de salutaires instructions. L'abondance régnoit dans les repas: on y prodiguoit le vin, l'hydromel, et chaque jour paroissoit un jour de fête. Les restes du festin étoient portés sur la place publique pour être distribués aux pauvres. Le tzar dînoit après les autres; il s'entretenoit avec ses favoris des choses de la religion, sommeilloit ensuite, ou bien alloit dans les prisons pour faire appliquer quelques malheureux à la torture. Ce spectacle horrible sembloit l'amuser; il en revenoit chaque fois avec une physionomie rayonnante de contentement. Il plaisantoit, il causoit avec plus de gaieté que d'ordinaire. A huit heures, on alloit à vêpres; enfin, à dix, Ivan se retiroit dans sa chambre à coucher, où, trois aveugles, l'un après l'autre, lui faisoient des contes qui l'endormoient pour quelques heures. A minuit il se levoit et commençoit sà journée par la prière. Quelquefois on lui faisoit à l'église des rapports sur les affaires du gouvernement; quelquefois les ordres les plus sanguinaires étoient donnés au chant des ma-

tines ou pendant la messe. Pour rompre l'uniformité de cette vie, Ivan faisoit ce qu'il appeloit des tournées. Il visitoit alors les monastères voisins ou éloignés, ou il alloit poursuivre les bêtes fauves dans les forêts, préférant à tout la chasse de l'ours."

Sept fois marié, au mépris des canons de l'Eglise russe, qui n'autorisent pas les quatrièmes noces, Ivan ne se contenta pas, à l'instar d'Henri VIII, de répudier ou d'exterminer ses femmes; il alla, comme Pierre I, dans un excès de rage, jusqu'à assommer son propre fils avec le bâton férré qui ne le quittoit pas; puis il fit semblant de le pleurer: *Le Menaçant* et *le Cruel* furent tous deux punis de ce crime par la rapide extinction de leur raçe[1]), — évi-

---

[1]) Le fils d'Ivan, Théodore I, mourût sans postérité, ce qui fit passer le sceptre dans la maison Romanof; le petit-fils de Pierre I, Pierre II, mourût avant d'être marié, ce qui le fit passer, par le détrônement d'Ivan VI, dans la famille de Holstein-Gottorp; il est difficile de ne pas reconnoître la justice divine dans ces événements adéquats.

dente punition pour qui seulement sait voir. Usé par les débauches, qu'il allioit aux minutieuses pratiques de dévotion qui rappellent Louis XI, — dévoré de remords, qui furent peut-être pour lui un plus affreux tourment que tous ceux qu'il a fait subir à un si grand nombre de ses sujets, car on ne devine pas ce qu'endurent les criminels, — Ivan, en voyant approcher la mort, se revetît d'une robe de bure, prît le nom de frère Jonas, et finit ses jours, le 19 mars 1584, après avoir fourni, dans ses dernières vingt-quatre années, une page à l'histoire de Russie qu'on voudroit déchirer, qu'on ne sauroit, toutefois, soustraire aux méditations des esprits sérieux que les excès de l'absolutisme n'entraînent jamais à justifier les excès contraires, mais stimulent uniquement à mieux apprécier les bienfaits d'une liberté que tant de sang répandu devroit avoir conquise à l'humanité haletante.

Ivan V, né le 27 août 1666, étoit le cinquième fils du tzar Alexis Mikhailovitch et de Marie Miloslavski, sa première épouse. C'est à lui qu'il appartenoit incontestable-

ment de monter sur le trône à la mort de Théodore II, le 27 avril 1682, lorsque le patriarche Joachim, dévoué à Nathalie Narichkin, seconde épouse du tzar Alexis, appuyé d'une main sur l'Evangile, tenant de l'autre la croix, se présenta au peuple avec ces paroles: „Le tzar a passé au repos éternel laissant deux frères, les tzarévitchs Ivan et Pierre; le tzarévitch Pierre a neuf ans, le tzarévitch Ivan est majeur, mais son âme est souffrante, son corps est foible; de ces deux tzarévitchs, lequel doit être tzar de Russie? „Soudoyé par les Narichkin, plus turbulents qu'illustres, le peuple répondit: „Que Pierre soit notre tzar!“ Excité, trois semaines plus tard, par les partisans de la légitimité, toujours nombreux en Russie, ce même peuple s'écria: „Que tous les deux règnent ensemble!“ Tous deux, en effet, furent couronnés le 23 juin, mais la langueur de l'un, l'enfance de l'autre mirent naturellement le gouvernail de l'Etat entre les mains de leur intelligente soeur, la tzarévna Sophie. Plus encore absorbé par la dévotion que délicat,

Ivan ne régna que sept ans; l'honneur de son règne revient entièrement à la princesse Sophie, dont la régence, systématiquement et grossièrement calomniée depuis Voltaire jusqu'à nos jours, a été récemment retracée d'une manière équitable par deux écrivains russes d'une nuance opposée mais d'un patriotisme également sincère [1]).

Etranger à la politique dont il étoit le trop débile jouet, malade des yeux, sans être toutefois aveugle et épiléptique, comme on l'a représenté, peu soucieux, en un mot, de ses droits, Ivan y renonça volontairement quand des baionettes étrangères jetèrent sa tutrice dans un couvent et amenèrent Pierre au Kremlin le 7 septembre 1689: *Ortâ nova rebellione, Ivanus Alexowiczius*, rapporte Korb, *quietis amantior, sceptrum sponte*

---

[1]) Voy. *La Régence de la Tzarévna Sophie* par Stchébalski, traduite par le Prince Serge Galitzin; Carlsruhe 1857, et *Document inédit sur l'expulsion des Jésuites de Moscou en 1689* par le Père Jean Gagarin; Paris 1857.

fratri ex integro cessit, — et il s'éteignit dans l'obscurité le 29 janvier 1696. — Sa soeur lui avoit choisi pour épouse, en 1684, Prascovie Soltikof, d'une rare beauté ; il en eût cinq filles : Marie et Théodosie, mortes en bas âge ; Catherine, qui épousa le duc Charles-Léopold de Mecklenbourg-Schwerin ; Anne, qui après avoir été peu de temps mariée au duc Frédéric-Guillaume de Courlande, fût impératrice de Russie de 1730 à 1740, et enfin Prascovie, morte non mariée en 1730.

Ivan VI, plus communément désigné, sans motif plausible, sous le nom d'Ivan III, étoit l'arrière-petit-fils d'Ivan V. Eteinte dans sa lignée masculine par la mort de Pierre II, la famille Romanof n'avoit pas au milieu du siècle dernier de représentant plus direct que ce jeune prince et, partant, la Russie n'avoit pas de plus légitime souverain. Né le 23 août 1740, il n'avoit que huit semaines quand celle-ci le reconnût pour son empereur et accepta pour régent Biren, conformément au testament de l'impératrice Anne ; mais ce dernier lui avoit

causé trop de maux pour y être plus longtemps supporté: un coup d'Etat, le 18 novembre 1740, lui enleva bientôt la régence pour la confier à la mère du souverain emmaillotté; un second coup d'Etat, moins bien motivé, tramé par le chirurgien Lestocq d'intelligence avec le cabinet de Versailles, plaça sur le trône la fille de Pierre I, qui n'étoit point née dans la pourpre. N'écoutant que son coeur, qui étoit sensible, la nouvelle souveraine, renvoya en Allemagne Ivan avec ses parents. Déjà ces infortunés avoient atteint Riga lorsque, la politique l'emportant sur la conscience, Elisabeth ordonna de les renfermer dans la citadelle de cette ville, d'où, après un emprisonnement de dix-huit mois, on les transféra à Dunamund, puis à Ranenbourg dans le gouvernement de Rézan; là, on sépara l'enfant de son père et de sa mère; ceux-ci furent relégués à Kholmogori, à moins de trois dégrés du cercle polaire, et y moururent misérablement; Ivan fût confié au baron Nicolas Korf, cousin par alliance de l'impératrice Elisabeth. Korf avoit l'ordre

précis de ne pas permettre que ce malheureux enfant apprit quelque chose, pas même à lire et à écrire, et il lui étoit surtout recommandé de prendre tous les soins possibles pour empêcher qu'Ivan ne découvrît sa naissance. Malgré toutes les précautions qui avoient été prises, il arriva que, dans sa douzième année, le soldat qui le servoit viola sur ce point le secret qui lui avoit été si rigoureusement recommandé. Se promenant un jour avec le jeune prince, il lui découvrit le mystère de sa destinée et celui-çi ne sût pas dissimuler l'impression que lui avoit causée cette révélation: il reprocha à Korf de l'avoir trompé en lui faisant accroire qu'il étoit son fils. Korf frémit du danger qui le menaçoit, informa sur le champ l'impératrice de ce qui étoit arrivé et lui demanda de nouvelles instructions. Il lui fût répondu de se rendre immédiatement avec son pupille à Moscou, où il recevroit des instructions ultérieures du gouverneur qui y commandoit. Dès qu'ils furent arrivés dans cette ville, le prince fût retiré des mains de Korf et transporté à Schlussel-

bourg, où il fût jeté dans une casemate et gardé à vue par un officier, auquel il étoit défendu, sous peine de mort, de lui parler et ordonné, par écrit, de le poignarder dans le cas où on feroit la moindre tentative pour le tirer de sa prison. Pierre III fût l'y visiter. Il connoissoit, raconte Saldern [1]), la situation affreuse de ce prince, la ponctualité avec laquelle étoit exécuté l'ordre cruel de laisser son esprit sans aucune culture et dans la plus profonde ignorance. Il se détermina à s'en assurer lui-même, sans se faire connoître à l'infortuné prisonnier; à cet effet, il se vêtit en simple particulier, et, accompagné de trois personnes de confiance, parmi lesquelles se trouvoit Korf, qui avoit été chargé naguère de le surveiller, il se rendit à Schlusselbourg. L'empereur avoit pris ce dernier dans l'intention de voir si le prince le reconnoîtroit et conservoit encore quelque souvenir du passé.

---

[1]) Voy. *Histoire de la vie de Pierre III; Metz 1802, p. 61,* ainsi que le *Dictionnaire historique de Bantich-Kamenski,* article *Korf.*

Il avoit fait passer ses ordres au commandant de la forteresse, afin qu'on ne fit rien pour son arrivée qui pût trahir l'icognito qu'il vouloit garder. Etant arrivé de très bonne heure à Schlusselbourg, il se fit conduire aussitôt avec ceux qui l'accompagnoient dans la prison du malheureux Ivan qui avoit presque perdu l'usage de la parole, parceque personne n'osoit s'entretenir avec lui. L'empereur fit plusieurs questions au prince, d'un air touché et avec toute la douceur imaginable; celui-ci répondit à toutes très raisonnablement, mais il ne reconnut pas son ancien mentor. Pierre, qui le remarqua, lui demanda s'il ne se souvenoit plus de lui. — Oui, répondit Ivan; c'étoit un homme qui m'aimoit, il me laissoit quelquefois aller me promener; mais celui-ci, montrant le commandant, ne me laisse jamais sortir et ne me parle pas davantage. — Cette réponse toucha sensiblement l'empereur; Korf en fût attendri jusqu'aux larmes et fût bien près de se trahir. Pierre, qui s'en aperçût, quitta aussitôt ce pauvre prince, en l'assurant qu'il emploie-

roit son crédit auprès de l'empereur afin qu'on lui donnât plus de liberté et qu'on ne le traitât pas avec autant de rigueur. — Il est de fait que Pierre III donna ordre au commandant de conduire de temps en temps le prince Ivan à l'air, pour qu'il put successivement s'y accoutumer; de plus, il étoit chargé de lui faire enseigner à lire et à écrire, pour voir s'il lui restoit assez de capacité pour apprendre quelque chose. L'empereur se fit aussi remettre cet ordre par écrit si cruel, dont nous avons fait mention çi dessus, l'anéantit et ordonna qu'on ne lui fit aucune peine, et qu'il fût permis à l'officier qui le gardoit de causer avec lui, cependant avec la restriction qu'on ne lui découvriroit pas son origine, et que les motifs de sa captivité resteroient un secret pour lui; en conséquence, toutes les ques tions qu'il pourroit faire sur ces objets devoient rester sans réponse. L'empereur donna des marques sensibles de la compassion qu'il éprouvoit pour la situation déplorable de ce prince, et on ne peut pas douter qu'il ne l'eût adoucie, s'il n'eût pas

été destiné à tous les deux une fin malheureuse, que ni l'un ni l'autre ne pouvoit présager.“

Catherine, en saisissant les rênes du gouvernement, ne suivìt pas la même politique et ne fit que resserrer la captivité du jeune Ivan; il semble même acquis à l'histoire qu'elle ait fait revivre l'ordre d'Elisabeth de l'étouffer plutôt que de le livrer à ses libérateurs s'il s'en présentoit; toutefois, on ne sauroit positivement l'accuser, avec des écrivains peu mesurés dans leurs conjectures, du meurtre d'Ivan [1]: „lorsqu'en façe

---

[1]) »M. de Lamartine a exagéré la complicité de la traductrice de *Bélisaire* dans l'assassinat de l'Empereur Ivan. C'est de Riga, dit-il, qu'elle envoya l'ordre impitoyable d'immoler dans sa prison l'innocent Ivan. On se confond, ajoute-t-il, devant le défi à toute conscience et à tout remord dans les écrivains français, et dans Voltaire surtout, exaltant pendant trente ans, au nom de l'humanité et de la vertu, une femme qui venait de commander froidement un meurtre si atroce sur un enfant désarmé et sans crime. L'adulation, quand elle descend si bas, n'est plus seulement lâche, elle est complice. — Or,

de la balance où l'Histoire pèse l'honneur des hommes publics, on trouve le plateau des preuves plus léger que celui des accusations, l'hésitation est un devoir, a très bien observé quelque part M. de Carné, pour celui même qui n'auroit conçu ni l'intention ni l'éspérance de réhabiliter une mémoire condamnée. Ce drame est encore enveloppé d'obscurités. Un sous-lieutenant, appelé Mirovitch, de garde dans la forteresse de Schlüsselbourg, essaya, dans la nuit du 15 juillet 1764, de le délivrer avec les cinquante hommes qu'il commandoit. Deux officiers veilloient sur le jeune prince. Sûrs de l'impunité, ces deux misérables geôliers

---

après avoir raconté, comme il sait raconter, cette *passion* navrante, M. de Lamartine conclut: »Qu'il n'y eut d'avéré et d'historique que le meurtre d'Ivan dans son cachot par les deux officiers munis d'un ordre *éventuel* de Catherine.« Il y a incontestablement dans le fait une circonstance atténuante que l'esprit, à défaut de preuves, doit saisir avec bonheur (V. *M. de Lamartine historien de l'Empire Russe;* Angers 1856, pag. 8).«

se précipitèrent sur leur prisonnier endormi et le poignardèrent.

Voici comment cet événement, — qui, quoique malheureux, disoit l'impératrice, avoit cependant, par la protection du Ciel, détourné un bien plus grand malheur [1]) — est raconté par lord Buckingham alors ambassadeur à S. Pétersbourg:

„Le lieutenant Mirowitz, qui étoit de garde dans la citadelle de Schlüsselbourg, où le prince Ivan étoit détenu, ayant d'abord séduit les soldats qu'il commandoit, se rendit chez le commandant et insista pour qu'il relachât immédiatement le prince, et le commandant refusant, il le fit lier. Il obligea ensuite le gardien du magasin à poudre à remettre des munitions à ses soldats. Le bruit que ces mouvements occasionnèrent alarma un capitaine et un lieutenant, qui étoient l'un dans la chambre à coucher du prince, l'autre dans l'antichambre. Mirowitz, après avoir de nouveau exhorté ses hommes, s'avança vers l'apparte-

[1]) Manifeste du 17 août 1764.

ment du prince, et demanda, avec les plus violentes menaces en cas de refus, que l'empereur, comme il l'appeloit, fût produit. Après avoir fait quelque résistance, le capitaine et le lieutenant, se trouvant en danger d'être accablés, dirent à Mirowitz que, s'il persistoit, il mettroit en péril la vie du prince, car leurs instructions leur enjoignoient de le mettre à mort dans le cas où ils ne seroient pas assez forts pour le garder. Mirowitz, sourd à toutes les remontrances, força la porte, ce qui les mit dans la malheureuse nécessité d'exécuter leurs ordres. Le premier coup, qui fût porté par un capitaine-lieutenant nommé Uchtinskoy, éveilla l'infortuné jeune homme, qui dormoit dans son lit. Il fit une énergique résistance, jusqu'à briser un des sabres, et il reçut huit blessures avant d'expirer. Les officiers alors remirent son cadavre à Mirowitz et à ses soldats, leur disant qu'ils pouvoient faire maintenant de leur empereur ce qu'il leur plairoit. Mirowitz porta le cadavre d'Ivan devant le corps de garde, et le couvrît du drapeau, et ensuite, avec tous

les soldats, il se prosterna devant et lui baisa la main. Après, se dépouillant de son hausse-col, de son écharpe et de son sabre, il les posa auprès du cadavre, et, s'adressant à Korsakow, colonel du régiment de Smolensk, qui venoit d'arriver, et, montrant le cadavre, il lui dit: „Voilà votre empereur, vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez. La fortune contraire a déjoué mes desseins. Je ne me plains pas de mon sort, mais je déplore celui de mes pauvres concitoyens et de l'innocente victime de mon entreprise. „Il embrassa alors les sous-officiers, et se rendît, ainsi que ses soldats.

On a saisi des proclamations imprimées, qui justifient la révolution projetée, et on soupçonne la princesse Daschkow d'y être pour quelque chose [1]).“

Loin d'être absolument dépourvu d'esprit et de raison, Ivan avoit donné des marques d'intelligence et n'étoit nullement bégue, comme on s'étoit plus à le faire

---

1) La Cour de la Russie il y a cent ans; Berlin 1858, p. 235.

accroire; il avoit six pieds de haut, une blonde et superbe chevelure, la barbe rousse, des traits réguliers et la peau d'une extrême blancheur; aussi sa beauté, observe Castéra [1]), sa jeunesse faisoient encore mieux sentir le malheur de sa déstinée et la cruauté de ses bourreaux. Son corps fût enveloppé d'une peau de mouton, exposé durant trois jours aux regards du peuple; puis mis entre deux planches et jeté sans aucune cérémonie dans une fosse ignorée.

L'impératrice Catherine a fait refondre les monnoies frappées à l'effigie d'Ivan V, brûler tous les papiers attestant son règne de quatorze mois et huit jours, et défendit, sous peine de mort, de conserver le moindre objet qui rappeloit son souvenir. *L'Histoire d'Iwan III,* que nous reproduisons ici, a été publiée à Londres [2]) dès que sa mort y fût connue, et a été immédiatement traduite en allemand [3]); l'impératrice fit rechercher et

---

[1]) Histoire de Catherine II.

[2]) In 12. de 117 pages.

[3]) Geschichte von dem Leben, der Regierung,

soigneusement anéantir tous les exemplaires qui tombèrent sous la main de ses agents; ceux qui leur échappèrent ont été vendus en Russie jusqu'à cinq cents francs pièce et on ne sauroit jusqu'aujourd'hui s'en procurer qu'à un prix très élevé. Son excessive rareté nous a semblé un titre suffisant pour l'intercaler dans la *Bibliothèque Russe et Polonaise*. Sa lecture n'est pas très agréable: son auteur n'est pas toujours bien renseigné, il n'étoit surtout pas Russe pour avancer que *les revers de Biren ont été aussi grands que ses vertues* [1]), car ces revers n'ont pas rendu la vie aux onze mille victimes que ce valet d'écurie a immolées pendant ses neuf années de faveur, sans compter les dix-sept mille déportations en Sibérie qu'il a fait; puis son style est par trop ampoulé, — il se sert plus volontiers du terme de philantropie que de celui de

---

und Verstosssung vom Throne Iwans III. Kaisers von Russland; (sans lieu) 1766, in 12., XII et 74 p.

[1]) Page 18.

charité qui dit tout, — il invoque souvent *les Dieux*, jamais la Providence; mais nonobstant ces errements qui sont ceux de l'époque où l'ouvrage a paru, on ne lira pas sans émotion les détails qu'il renferme sur ce jeune prince qui, à defaut d'une couronne, a conservé l'auréole qui entoure les têtes de toutes les innocentes victimes.

HISTOIRE

DE LA VIE,

DU RÈGNE ET DU DÉTRONEMENT

D'IWAN III

EMPEREUR DE RUSSIE.

Que direz-vous, races futures,
Si quelque fois un vrai discours
Vous récite les avantures
De nos abominables jours ?

PREFACE.

L'Histoire d'un Prince qui a été pour ainsi dire dérobé aux yeux de toute la Terre depuis sa tendre jeunesse, et qui étoit à peine connû à quelques Cours, est une chose aussi pénible qu'il y ait, surtout, lors qu'ayant confronté ces généalogies faites de ses illustres ancêtres, j'y ai trouvé des dates qui ne se raportent pas toutes au sujet des Naissances, des Alliances, des Regnes et des décès arrivés dans cette auguste famille; dans cet embarras, j'ai suivi la généalogie que j'ai trouvée la plus exacte et la plus juste après l'avoir confrontée avec les auteurs les plus accrédités. Quant au genre de vie que ce Prince a mené, ou

plutôt, qu'il a été obligé de mener malgré lui, aux actions et aux événemens particuliers, qui y ont rapport, cela n'a jamais transpiré et ne peut être sçu que de ceux qui ont suivi ce Prince dans ses infortunes, et qui ont toujours été auprès de sa personne; quoiqu'il en soit ils se réduisent probablement à fort peu de chose. On peut aisément se figurer, qu'il a été abandonné à lui-même et à sa philosophie, qui a seule pû le consoler dans ses malheurs. Si j'avois été assés heureux, que d'avoit pû recouvrcé ses tablettes, je pense, que j'y aurois trouvé dequoi pouvoir mieux satisfaire à l'attente du public sur sa façon de penser; j'y aurois sans doute trouvé des réflexions de morale capables d'attendrir le coeur le plus farouche et le plus barbare; néanmoins, nous ne sommes nullement dans le cas d'en devoir douter: son ame étoit aussi grande que son infortune, et ses sentimens élevés au dessus de son malheur faisoient du moins connoitre, qu'il ne méritoit pas un sort si dur et si cruel; jusqu'à ce moment j'avois toujours douté, s'il fût possible, qu'il y eût

sur Terre un mortel qui fût capable de commettre une action si inhumaine, si barbare, si dénaturée, et si abominable; mais je viens d'en être pleinement convaincu; je reçois de toutes parts la confirmation de cet horrible assassinat, et au milieu de tant d'autorités, dans le tems que tout l'Univers convaincu du meurtre, déplore le sort de ce *trop infortuné Prince,* et qu'il tremble pour l'avenir, que l'humanité même en tremble d'horreur et d'effroi, je puis encore à peine croire, que cela est possible; j'en doute donc, dans le tems que je n'en dois et que je n'en puis plus douter. Les siécles écoulés ne l'auroient jamais crû, le présent a de la peine à le croire, et la postérité le croira à peine; voilà l'effet de la foiblesse du coeur humain, qui doute toujours s'il est possible que des hommes raisonnables puissent se porter à des emportemens et à des excès pareils, dans le tems que nous voyons partout et à tous momens commettre de pareils meurtres et attentats: un valet vient de massacrer son maitre, un sujet veut poignarder son Monarque, chéri de

tout le peuple, un soldat assassine son officier, un moine son Supérieur, une fille aidée de son nouvel Epoux veut pendre son propre Père etc., et après ces funestes exemples, dont j'en pourrois encore rapporter une infinité en ne parlant que de ceux, que nous fournissent les relations de l'année courante, ne puis-je pas dire avec raison, que nous vivons actuellement dans le siécle de meurtres, d'assassinats, et de toutes sortes de scènes sanglantes dont même l'antiquité la plus reculée et la plus barbare rougiroit de honte. Nous vivons dans le siécle de contradictions et des méchancetés les plus outrées et les plus excessives. Dans un siécle où l'amour du prochain n'est plus qu'un phantôme ou un songe agréable, où la vertu n'est plus qu'une chimère de l'antiquité, en un mot dans un siécle, où les vices ont détroné la vertu, et où après s'être revêtus de toutes ses livrées ils règnent à présent avec un pouvoir despotique; oui, je le repéte, il semble que toute la Terre n'est plus qu'un théatre d'iniquités, de méchancetés et d'injustices, et

que l'humanité a perdu tous ses droits sur le coeur de la plus grande partie des hommes. Je me flatte au moins, que ceux, qui liront l'Histoire Tragique du trop infortuné Iwan, et qui auront seulement conservé un reste d'humanité, en seront touchés jusqu'au fond de l'ame.

AVANT-PROPOS.

Les personnes initées dans l'histoire de l'Empire de Russie ne sont que trop instruites des comêtes sanglantes que l'on y a vû paroitre dès les premiers siécles de sa fondation, et personne n'ignore que la Russie a toûjours été un théatre de scènes tragiques, de Révolutions, de Conspirations et de troubles intérieurs; on peut remonter à ces premiers tems des Règnes des Tyrans Boris Godonow, qui en 1597 en fit assassiner l'héritier légitime Démétri, que nous appellons Démétrius; de l'orgueilleuse Princesse Sophie, qui monta sur le Thrône, toute souillée de sang et de crimes etc. je renvoie mes lecteurs aux histoires des vieux tems, parlons du nouveau; mon but est de

faire retrouver un Prince perdu, retrouvé, *retrouvé et perdu*, voilà mon thême; c'est Iwan III un Prince, dont l'innocenc, les malheurs, les persécutions et la mort tragique, qui finit sa triste carriére, servira d'exemple à la postérité la plus reculée et à faire connoître que les hommes civilisés sont capables de commettre des actions dont les Barbares, les plus barbares même, qu'ils puissent être, auroient horreur.

C'étoit donc dis-je un Prince *perdu*, il n'étoit depuis déja bien longtemps plus question de lui, on en revoqua insensiblement l histoire en fable et on commença par douter s'il avoit jamais existé. Pendant ce tems il étoit resserré d'une prison dans une autre et vivoit aussi éloigné du monde, que le monde l'étoit de lui.

Il est *retrouvé;* la catastrophe marquée à l'inhumanité la plus cruelle, l'a fait retrouver. On apprend enfin que ce n'est plus une chimère, que ce Prince est plein de vie et qu'il est enfermé dans la forte-

resse de Schlüsselbourg*, où on fait semblant de l'enlever pour le mettre en liberté.

Il est *retrouvé* et *perdu,* cela se confirme au moment même qu'on le retrouve, son corps est tout souillé de sang, on l'a assassiné à coups de poignards, et il est perdu au moment qu'il a été retrouvé. Je fournirai à mes lecteurs à la suite et dans son lieu les particularités les plus intéressantes et les plus précises qui me sont venues de part et d'autre concernant cette action inhumaine et abominable. Je passe enfin à faire connoitre ce trop infortuné Prince.

---

* Schlüsselbourg, ou ville de la Clef, parce que cette place est la Clef de l'Ingrie et de la Finlande, s'appelloit anciennement Notebourg; c'est une forteresse bâtie dans une isle du lac Ladoga, fameuse par le Siége qu'en fit Pierre le grand en 1702, qui la remporta sur les Suédois le 17 Décembre de la même année.

HISTOIRE

DE LA VIE, DU RÉGNE, ET DU DÉTRONEMENT

D'IWAN III

EMPEREUR DE RUSSIE.

Les Ancêtres du Prince Iwan.

Pierre Alexiewitz [1]) connu dans l'histoire sous le nom de Pierre le grand [2]) partagea le gouvernement avec son frére ainé Iwan ou Jean Alexiewitz [3]) élû Czar [4]), qui regna

---

[1]) Né le 11 Juin 1672.

[2]) Décédé le 8 Février 1725.

[3]) Né le 27 Août 1663

[4]) Le 18 May 1682. Couronné le 25 Juin de la même année.

depuis 1682 jusqu'en 1688 tems auquel il abdiqua la Couronne Impériale de Russie pour laisser le gouvernement tout seul à son frére et délaissa après son décès [1]), de son Epouse Proscovia Foedorowna [2]) 1. une Princesse nommée Catherine Iwanowna [3]), qui épousa [4]) le Prince Charles Léopold Duc de Mecklenbourg Schwerin, duquel mariage nâquit la Princesse Elisabeth Catherine [5]), qui resta à la Cour de Russie, prit le nom d'Anne [6]), et fût Régente en Russie jusqu'en 1740, ensuite chassée [7]) par l'Impératrice Elisabeth et envoyée en exil [8]), dans lequel elle finit sa triste carriere [9]); cette Princesse avoit épousée Antoine Ulric

---

[1]) Arrivé le 29 Janvier 1696.

[2]) Fille du Boyard Foedor Petrowitz Soltikofs née en 1663, mariée le 9 Janvier 1684 et décédée le 24 Octob. 1723.

[3]) Née le 9 Nov. 1692, décédée le 31. Juin 1733.

[4]) Le 19 Avril 1716.

[5]) Le 18 Décemb. 1718.

[6]) En 1732.

[7]) Le 6 Dec. 1741.

[8]) A Riga le 12 Déc. 1741.

[9]) Dans un couvent de Russie le 18 Avril 1746.

Prince de Brunswic [1]), dont elle laissa 1. l'infortuné Iwan né le 23 Août 1740 qui fût proclamé Empereur [2]) sous le nom d'Iwan III. après la mort de l'Impératrice Anne et vécut sous la Régence de sa mère L'Impératrice Elisabeth donc, comme je viens de le rapporter, s'étant emparée du trône de Russie l'ota à ce jeune Prince [3]) et l'envoya en exil avec sa famille dans une isle à 40 miles d'Archangel dans un couvent appellé Kolmgori, où se trouve encore son Père et les Princesses 2. Catherine [4]), et 3. Elisabeth [5]) ses soeurs et 4. un Prince, qui y nâquit [6]) et qui doit y être mort si on peut ajouter foi aux avis que l'on en a reçû de ces contrées du Nord.

II. L'autre Princesse délaissée du frère ainé de Pierre le grand s'appelloit Anna Iwanowna [7]); elle fût mariée [8]) à Fréderic

---

[1]) Le 14 Juillet 1739.
[2]) Le 28 Oct. 1740.
[3]) Le 6 Déc. 1741.
[4]) Née le 26 Juillet 1741.
[5]) Née le 16 Nov. 1749.
[6]) Le 9 Mars 1746.
[7]) Née le 5 Fév. nouveau stile 1693.
[8]) Le 13 Nov. 1710.

Guillaume Duc de Courlande, lequel étant décédé [1]), elle fût déclarée Czarine de Russie [2]), après la mort de Pierre II fils de Pierre le grand, couronnée à Moscou [3]) et mourut [4]) sans laisser de postérité, au moyen dequoi toutes ces générations suivies généalogiquement, il paroit, que les Czars Empereurs et grands Ducs de Russie, de cette branche se suivent jusqu'à notre Prince depuis le XVII siécle de la maniére suivante:

I. Iwan ou Jean Alexiewitz Czar jusqu'en 1688.

II. Pierre I ou Alexiewitz, qui regna jusqu'au moment de sa mort alors âgé de 53 ans.

III. Catherine Alexiewna, sa veuve qui ne regna que deux ans.

IV. Pierre II petit fils de Pierre le grand, décédé en 1730.

V. Anna Iwanowna, qui regna jusqu'en 1740 et

---

[1]) Le 21 Janv. 1711.

[2]) Le 4 Fév. 1730.

[3]) Le 28 Avril de la même année.

[4]) Le 28 Oct. 1742.

VI. Iwan III ou Jean, qui monta en 1740 sur le Trône de Russie, qui en fût déposé la même année, dès lors trainé d'un exil dans un autre, et qui vient de périr si malheureusement dans sa Prison du chateau de la forteresse de Schlüsselbourg.

Voilà donc le droit de succession du Prince Iwan au Trone de Russie établi. Ce droit a été solemnellement reconnû pas sa proclamation, mais comme il étoit trop foible encore à ce tems pour s'y pouvoir soutenir il a fallu céder à la violence et aux nouvelles brigues de la Princesse Elisabeth, qui le sacrifia à son ambition de regner. Toute sa famille a été enveloppée dans son malheur et le but principal de cette orgueilleuse Princesse étoit de faire élever le jeune Iwan le plus grossiérement et le plus simplement qu'il fût possible, le nourrissant dans une ignorance parfaite pour le rendre par là inhabile à jamais de pouvoir remonter sur le Trône. Chacun peut se faire ici de soi-même un tableau approchant du malheur de cette illustre famille détronée et persécutée.

On donne pour un fait averé et constant que l'on a même interdit à ce jeune Prince

tout ce qui pouvoit contribuer à son éducation, principalement les sciences, et qu'on ne vouloit absolument pas qu'il apprit à écrire; cependant on sait, que son Père même au défaut de l'encre, qui lui manquoit, lui enseigna à connoitre tous les caractères, les lettres et l'écriture, et qu'il apprit ainsi à lire et à écrire au mieux.

Les qualités naturelles et personnelles du Prince Iwan.

Les forces de l'ame et les heureux talens avec lesquels la sérénissime maison de Brunswic brille avec tant d'avantages n'ont pas été capables d'effacer les dons précieux de la nature de l'ame de notre jeune Prince. Il est vrai que le dur sort de sa famille a quelque chose de particulier, qui ne peut que toucher les grandes ames, et nous sommes convaincus que de plus foibles catastrophes ont affoibli l'esprit des hommes auxquels cependant il ne manquoit ni la résolution, ni la bravoure. On prétend que ces qualités de notre jeune Prince ont été en quelque façon la cause du sacrifice de

sa personne, quelques-uns en veulent douter, mais c'est une erreur: et je ne doute point que sa fin prématurée ne soit regardée par beaucoup de personnes comme une preuve convaincante qu'il n'a pas été un idiot. Il étoit renfermé si à l'étroit que peu de personnes avoient l'honneur d'en pouvoir approcher, et par cette vérité et ce principe même il y en a donc fort peu qui peuvent porter un témoignage assuré et certain de sa personne, savoir s'il étoit savant ou non; mais comme la vérité ressemble à la renommée, qui perce et se fait jour à travers les murailles les plus épaisses de maniére que ses nouvelles parviennent souvent jusqu'aux oreilles du public, c'est par ce moyen, que nous savons que le trop infortuné Iwan, dont le triste sort sera déploré par les voix de toutes les nations larmoyantes et qui ont un coeur soit humain ou barbare, étoit un Prince dont l'esprit et les sentimens le rendoient aussi digne de porter une Couronne que plusieurs autres, qui l'ont portée avec une grande réputation.

Il n'est pas douteux, que la nature n'ait supléé au défaut des maîtres que l'on a coutume de donner aux jeunes Princes pour

leur Education, elle a pu faire en peu de tems plus d'ouvrage, que tous les plus habiles maîtres de l'Europe en auroient pû faire, et son coeur, avec lequel il se trouvoit toujours seul en compagnie, a eu plus de tems qu'il n'en faut pour le faire penser justement et pour lui faire envisager son malheur en Philosophe.

Particularités du Règne et du détronement de l'Empereur Iwan.

Après la mort de Pierre Alexiewitz II le Trône de Russie étant dévolu suivant le droit d'hérédité à la Princesse Anne Iwanowna, Duchesse Douairiére de Courlande, la seconde des filles d'Iwan ou de Jean Alexiewitz, frére de Pierre I, cette Princesse monta sur un Trône qu'elle se montra digne d'occuper par la vigueur et la sagesse de son Règne. Elle avoit élevé au plus haut degré de puissance un Courlandois roturier, Jean Ernest de Büeren ou Biren, et qui se nomma par la suite Biron: Elle l'avoit fait élire Duc de Courlande après la mort de Ferdinand, le dernier

Prince de la maison de Ketler; et, à sa recommandation, la Pologne lui avoit donné l'investiture de ce Duché. L'Impératrice Anne Iwanowna, se voyant attaquée d'une maladie mortelle, ne songea qu'aux moyens de perpétuer la fortune et le grand crédit de son favori. Elle écarta du Trône de Russie la Princesse de Mecklenbourg sa niece, qu'elle avoit donnée en mariage à un Prince de la maison de Brunsvic; elle la fit renoncer à ses droits et à ses prétentions; elle nomma pour son successeur son neveu, le fils de cette Princesse à peine âgé de deux mois, connu sous le nom d'Iwan III et mit cet Empereur sous la tutelle du Duc de Biron, qu'elle vouloit principalement favoriser par cet arrangement. Ses volontés furent exécutées après sa mort. Iwan monta en 1740 sur le Trône de Russie sous la Régence du Duc de Courlande, qui étoit devenu en effet le Souverain de la Russie. Cela ne dura pas longtems; les principaux Seigneurs et les Prélats Moscowits ou Grecs murmuroient de se voir sous la domination d'un étranger. Ce joug leur paroissoit honteux et insuportable. La Princesse de Brunswic, mere de notre Empereur, souffroit

surtout impatiemment la dépendance humiliante où elle étoit réduite; elle assembla pendant la nuit du 17 au 18 de Novembre 1740 les mécontens; on la nomma Régente de l'Empire, le Duc de Biron fut arrêté comme un usurpateur et un tyran. On lui fit son procès, et les juges le condamnerent à mort; mais la Régente adoucit ce jugement et l'envoya en exil en Sibérie [1]).

Dans le tems de ces divisions et de ces troubles intérieurs dans la Russie, et parmi les Magnats de l'Empire, la Princesse Elisabeth Petrowna, fille de Pierre le Grand, songea sérieusement à monter sur le Trône en détrônant le Prince Iwan; tout le monde la désiroit pour Souveraine, et tous les ordres de l'Etat paroissoient disposés à l'y

---

[1]) Ce Prince, dont les revers et l'infortune sont aussi grands que ses vertus, a été rapellé de cet exil par l'Impératrice actuellement regnante et est réintégré dans ses Etats de Courlande et de Sémigalle dans lesquells il vient tout récemment d'être maintenu et confirmé par la Diette Générale des Etats assemblés de la République de Pologne d'où ce fief reléve immédiatement, et c'est tant pour lui que pour le Prince héréditaire son fils et sa postérité masculine.

élever. Cependant la Princesse de Brunswic, Mère de l'Empereur Iwan, avoit reçu des avis sur les complots qui se formoient, mais elle ne savoit rien de certain, et ses soupçons la conduisirent seulement à avoir un entretien à çe sujet avec la Princesse Elisabeth, quelques heures avant la révolution. Cette Princesse, maîtresse d'elle-même, parut si tranquille dans son air, et si assurée dans ses discours, qu'elle dissipa les craintes que l'on avoit conçuës contre elle; la Régente s'abandonna donc à une entiére sécurité. Mais au milieu de la nuit du 5 au 6 Décembre 1741 une partie du Régiment des gardes s'étant renduë à l'Appartement de la Princesse Elisabeth, elle se mit aussi-tôt à leur tête. Elle marcha aux Casernes, et détermina le reste des troupes à la suivre, elle donna ordre à plusieurs Régiments d'arrêter les Etrangers employés dans le Gouvernement. Elle fût obéie. En même tems elle commande un autre Régiment qu'elle anime par sa présence; elle se fait ouvrir les portes du palais, et s'assure des personnes de l'Empereur et de la Régente. Elle leur annonça elle-même leur disgrace, et fût proclamée le

6 Décembre au matin, Impératrice de Russie.

Voilà l'époque des désastres de l'infortune et des malheurs de cette Illustre Famille.

Le 12 du même mois, la Régente et l'Empereur détrôné son Fils, se retirerent en Allemagne, et furent conduits jusques sur les frontiéres de la Prusse [1]).

Elisabeth Petrowna, ainsi parvenuë à bout de ses desseins, se fit couronner à Moscou sous le nom de Catherine II et quelques tems après la Duchesse, mère du trop infortuné Prince Iwan, qui venoit d'être détrôné, fût arrêtée à Riga en Livonie avec toute sa famille; ils furent ensuite exilés dans un Couvent près d'Archangel où le Père de ce Prince trop infortuné, sa Mère, le Prince son puis-né frère, et les deux Princesses ses soeurs se trouvent encore à ce moment.

Voilà tout ce que j'ai pû recueillir des particularités, du règne et du détrônement

---

[1]) Histoire des Révolutions de l'Empire de Russie par Mr. Lacombe Avocat, p. 362.

de l'Empereur Iwan, et de son Illustre et trop infortunée Famille; car on a poursuivi avec beaucoup de zêle la suppremation du souvenir du court règne de cet Empereur, on a en conséquence donné et renouvellé les ordres généraux de livrer au Sénat de Russie tous les Manifestes, Ordonnances, Décrets, et autres Papiers Publics dans lesquels il est fait mention du jeune Prince en qualité d'Empereur, ou de la Princesse sa mère en qualité de Régente de Russie, pour être brulés publiqnement, avec cette clause reservatoire, que ceux qui en retiendroient quelques-uns seroient traités comme atteins et convaincus du crime de Léze-Majesté [1]).

Mort Tragique de l'Empereur Iwan.

Les annales Russes sont renduës mémorables par la nouvelle scène tragique qui

---

[1]) Voyez les nouvelles, historiques, généalogiques, et faits notables des principales Cours de l'Europe T. 1 part. 10 § 2 sous la rubrique: Avis particuliers des Têtes Couronnées etc. p. 913 et 914.

vient de s'y passer aux yeux de toute la Terre. Voici le fait comme on l'a publié de toutes parts.

Basile Mirowitz, Sous-Lieutenant au Régiment de Smolensko, dévoué en secret au jeune Monarque, à ce que l'on prétend, vint dans la nuit du 15 au 16 Juillet (N. S.) avec un détachement d'environ 30 hommes à la forteresse de Schlüsselbourg, où le Prince Iwan avoit été transferé depuis peu de sa premiére captivité, qui a servi depuis si longtems d'azile et de demeure à toute sa famille, qui y gémit encore. Ce Sous-Lieutenant, comme on l'assure, exhiba au Gouverneur du Fort, un ordre simulé de Sa Majesté l'Impératrice de Russie actuellement régnante, de la teneur „que Sa Majesté ayant résolu de déposer la Couronne de l'Empire de Russie, et de la mettre sur la Tête du Prince Iwan, lequel elle étoit obligée suivant sa conscience de regarder, et de reconnoitre pour l'héritier légitime de l'Empire de Russie: au moyen de quoi, elle donnoit par ces présentes ordres au Gouverneur de mettre ce Prince en liberté.“

Mais ce Gouverneur, au lieu de se rendre à ces ordres, qu'il suspectoit d'infidélité,

refusa de s'y conformer, fit fermer les portes à Mirowitz, et fit mettre ses troupes sous les armes. De l'autre coté, Mirowitz fit semblant de prendre ses mesures pour forcer ce Gouverneur, sur quoi se dernier se rendit à l'appartement du jeune Prince et l'assassina dans son lit de la maniére la plus inflexible et la plus barbare. Le premier coup que sa main meurtriere porta aux jours du Prince fût un coup d'épée sur la tête, mais il ne fût pas d'abord mortel, et ne servit qu'à réveiller ce Prince trop infortuné, qui dormoit d'un profond sommeil; réveillé par ce coup fatal, et voyant son propre Hôte le vouloir assassiner, il se défendit de son mieux, et lui rompit même l'épée avec laquelle il vouloit le tuer. Ce Gouverneur, voyant manquer son coup, devint plus furieux que toutes les furies de l'enfer; il cria au secours, et sur le champ un autre boureau, aussi cruel et aussi sanguinaire que le premier, parut dans l'appartement, et termina la triste carrière de cet Illustre et trop infortuné Prince en lui perçant le corps de 6 à 7 coups de poignard donnés dans le coeur et dans la poitrine, de maniére que le jeune Iwan rendit son ame

ainsi malheureusement entre les mains de ces barbares. Cette innocente victime ainsi sacrifiée et immolée, le Gouverneur fit ouvrir les portes de la Forteresse, et fit jetter le corps mort percé de tous cotés, et tout fumant de sang, devant Mirowitz et ses adhérans, en leur disant avec un air fier et moqueur „voilà votre Empereur, mettez-le à la tête de vos armées, il fera sans doute une belle figure sur le Trône Impérial."

Sur quoi Mirowitz, qui doit avoir regardé la barbarie de ce Gouverneur de sang froid, doit s'être lui-même constitué prisonnier en disant que „puisque maintenant son Seigneur et son Maitre étoit mort, il n'avoit plus de résistance ultérieure à faire."

On s'efforce à justifier la conduite et le procédé aussi criminel qu'inhumain et barbare de ce Gouverneur, en disant „que l'Officier de garde avoit ordre de prévenir l'enlêvement de ce Prince par une telle voye. Supposé qu'on y fit intervenir la force, et que c'étoit là précisément le cas, puisque les aggresseurs en repoussant vigoureusement la garnison du Chateau de Schlüsselbourg se frayoient déja le chemin vers l'appartement du Prince prisonnier."

La nouvelle de cette scène sanglante étant parvenue à la connoissance de S. M. l'Impératrice de Russie, cette Souveraine a jugé à propos de publier le Manifeste suivant, qui a été imprimé à S. Petersbourg au Sénat Dirigant, le 17 Aoust 1764.

Catherine II etc. sçavoir faisons par ces présentes à tous ceux qu'il appartiendra.

„Lorsque par la volonté de Dieu, et au gré des voeux unanimes de tous nos fidèles sujets, Nous montâmes sur le Trône de Russie, Nous n'ignorions pas que le Prince Iwan, né du mariage du Prince Antoine de Brunswic-Wolfenbutel avec la Princesse Anne de Mecklenbourg, étoit encore en vie. Ce Prince, comme tout le monde sait, avoit à peine vû le jour qu'il fût illégitimement désigné pour porter la Couronne Impériale de Russie; mais par les décrets de la Providence, il en fût peu après exclu pour toujours, et le sceptre revint à la légitime fille de Pierre le Grand notre très chère Tante, l'Impératrice Elisabeth, de glorieuse mémoire."

„Nos premiers soins à notre avénement au Trône, après avoir rendu nos justes actions de grâces au Ciel, furent par un effet

de l'humanité, qui Nous est naturelle, d'adoucir, autant que faire se pourroit, le sort de ce Prince détrôné par la volonté Divine, et malheureux dès son enfance. Nous nous proposames d'abord de le voir par Nous-mêmes, pour juger des facultés de son ame, et lui assurer convenablement à son caractère, et à l'éducation qu'il avoit reçuë jusque-là, une vie aisée et tranquille. Mais quelle fût notre surprise de voir qu'outre un bégayement incommode pour lui-même, et presque incompréhensible aux autres, il étoit absolument privé d'esprit et de raison. Tous ceux qui se trouvoient alors avec Nous virent combien notre coeur souffroit à la vuë d'un objet si propre à exciter notre compassion; et ils furent en même tems convaincus, qu'il ne nous restoit d'autres secours à donner à ce Prince, né si malheureusement, que de le laisser où il étoit, et de lui procurer toutes les aisances convenables à sa situation. Nous donnames nos ordres en conséquence, quoique son état ne lui permit pas d'y être sensible, ne connoissant pas les gens, et ne sachant distinguer le bien du mal, ni faire usage de la lecture pour se préserver de l'ennui,

mettant au contraire toute sa félicité dans des choses qui marquerent le désordre de son imagination.“

„Pour empêcher donc, que par des vuës particuliéres, quelque mal-intentionné ne cherchât à l'inquiéter de quelque maniére que ce fût, on ne voulût se servir de sa personne pour troubler le repos public, Nous ordonnames de lui donner une garde sûre, et de mettre auprès de lui deux honnêtes et fidèles Officiers de la Garnison. C'étoient le Capitaine Wlassieff et le Lieutenant Tschokin, lesquels par leurs longs services dans le Militaire, où leur santé avoit beaucoup souffert, méritoient récompense, et un emploi tranquille pour le reste de leurs jours. Il étoit recommandé à ces deux Officiers de prendre tous les soins imaginables de sa personne.

„Cependant, malgré toutes ces précautions, il a été impossible d'empêcher qu'un scélérat, par une méchanceté des plus dénaturées, et au mépris même de sa vie, n'ait commis à Schlüsselbourg un attentat, dont la seule pensée fait frémir. Un Sous-Lieutenant du Régiment de Smolensko, Ukranien de nation, nommé Basile Miro-

witz, petit-fils du premier Rebelle qui suivit Mazeppa, et en qui le parjure s'étoit transmis par le sang, comme il paroit, ayant passé sa vie dans la débauche, la dissipation et le désordre, et s'étant privé par-là des moyens permis de faire un jour une fortune honorable, ayant enfin perdu de vuë ce qu'il devoit à la Loi de Dieu, et au serment de fidélité qu'il Nous avoit prêté, ne connoissant le Prince Jean que de nom, et bien moins encore les qualités de son corps et celles de son ame, se mit en tête de chercher à faire par son moyen une fortune éclatante, à quelque prix que ce fût, et quelque sanglante que pût devenir la scène pour le Public.

„Pour l'exécution de ce projet aussi détestable que dangereux pour la Patrie, et désesperé pour lui-même, il demanda durant notre voyage en Livonie, qu'on l'envoyât, quoique ce ne fût pas son tour, faire la garde, qui se relève tous les huit jours dans la forteresse de Schlüsselbourg, et la nuit du 4 au 5 du mois dernier à 2 heures après minuit, il éveilla tout d'un coup sa grande garde, la rangea de front, et lui ordonna de charger à bâles. Berednikoff,

Commandant de la forteresse, ayant entendu du bruit, sortit de son quartier et en demanda la raison à Mirowitz lui-même; mais pour toute réponse ce rebelle lui donna un coup de la crosse de son fusil sur la tête, dont il fût blessé, et puis le fit arrêter.“

„Après cela il mena plein de furie sa troupe attaquer à coups de feu le peu de soldats qui gardoient le Prince Iwan; mais ceux-ci, qui se trouvoient sous les ordres des deux Officiers nommés ci-dessus, le reçûrent de maniére qu'il fût ohligé de se retirer. Par une direction particuliere de la Providence, qui veille à la conservation de la vie des hommes, il faisoit cette nuit-là un brouillard fort épais, qui, joint à la situation intérieure de la forteresse, fit qu'il ne se trouva personne de blessé, ni de tué.“

„Le peu de succès de cette premiere tentative, ne pouvant faire désister cet ennemi du repos public de son projet de rebellion, le désespoir lui suggera de faire amener d'un bastion une pièce de canon, avec les munitions nécessaires, ce qui fût d'abord exécuté. Le Capitaine Wlassieff et son Lieutenant Tschokin, voyant une force à laquelle ils ne pouvoient résister,

et un malheur beaucoup plus grand inévitable si celui qui leur étoit confié venoit à être délivré par le sang innocent qu'il en couteroit à la Patrie dans de pareils troubles, prirent ent'reux l'unique parti, qu'ils croyoient leur rester; c'est-à-dire, d'assurer la tranquillité publique en abregeant les jours de l'infortuné Prince."

„Considérant en outre, que s'ils cachoient un prisonnier, que l'on s'efforçoit de leur arracher avec tant d'acharnement, ils risquoient d'être punis suivant toute la rigueur des Loix, ils ôtèrent la vie au Prince, sans être arrêtés par la crainte de recevoir la mort de la main d'un scélérat réduit au désespoir. Ce monstre, voyant devant lui le corps du Prince sans vie, fût si frappé de ce coup inattendu, qu'il reconnut au moment même sa témérité et son crime, et en marqua son repentir devant sa troupe, qu'une heure auparavant il avoit séduite, et renduë complice de son forfait."

„Ce fût alors que les Officiers, qui avoient étouffé cette revolte dans sa naissance, s'assurèrent conjointement avec le Commandant du Rebelle; ramenèrent les soldats à leur devoir, et en envoyèrent à

Notre Conseiller Privé actuel, et Sénateur Pannin, sous les ordres duquel ils se trouvoient, le rapport de cet événement, qui, quoique malheureux, n'avoit pas laissé, par la protection du Ciel, que de détourner encore un plus grand malheur."

„Ce Sénateur fit partir sur le champ le Lieutenant Colonel Caschkin avec des instructions suffisantes pour assurer la tranquillité et le bon ordre sur les lieux, et Nous envoya en même tems un Courier avec le détail de cette affaire. En conséquence de quoi Nous ordonnames à notre Lieutenant-Général Weymarn, de la Division de St. Petersbourg, de se transporter dans l'endroit, et de faire les informations nécessaires, lesquelles étant finies, il vient de Nous remettre les interrogatoires, les dépositions des témoins, les convictions, et enfin le propre aveu du scélérat."

„Ayant reconnu la grandeur de ce crime et combien il intéressoit le repos de la Patrie entiére: Nous avons remis toute cette affaire à notre Sénat, et lui ordonnons conjointement avec le Synode d'inviter les trois premières Classes et les Présidents de tous les Colleges pour en entendre le

rapport de la bouche du Lieutenant-Général Weymarn, lequel en a poursuivi les informations, de prononcer ensuite la sentence, selon les Loix de l'Empire, et après qu'elle aura été signée, de nous la présenter, pour que nous la confirmions.

L'original est signé de la propre main de S. M. I.

CATHERINE.

Imprimé au Sénat Dirigant à St. Petersbourg, le 17 Aoust 1764.

Le trop infortuné Prince Iwan, ayant donc ainsi été assassiné, son corps a été exposé à Schlüsselbourg pendant trois jours consécutifs, pour que le public fût convaincu de la triste mort, et que par la suite on ne put en supposer à cet égard; en conséquence de quoi S. M. Czaarine a dépêché les Couriers nécessaires pour aller notifier la mort du Prince Iwan, tant à S. M. Prussienne, qu'aux Illustres Parens du décedé, et aux Etats-Généraux des Provinces-Unies.

Récompense du Sous-Lieutenant Mirowitz pour avoir tenté de libérer le Prince Iwan.

Suivant ce qui a transpiré jusqu'ici, nous apprenons enfin que le Sous-Lieutenant Mirowitz a été condamné à mort par le Sénat de St. Petersbourg, et que le 26 Septembre dernier on exécuta sur lui, sur l'Isle de Petersbourg à l'endroit accoutumé des supplices, la sentence de mort prononcée contre lui par l'Assemblée Générale du Sénat Dirigant; il fût décapité publiquement, et son corps avec l'Echaffaut furent brulés sur le soir. Une partie des soldats qui étoient sous ses ordres, et qui se laisserent séduire par lui, en prenant part à sa conspiration, furent punis corporellement le même jour, et envoyés dans différentes garnisons éloignées. La sentence en langue Russe a été le même jour renduë publique par l'impression qui en a été faite.

Procédure à l'extraordinaire contre Mirowitz et ses complices, faite par autorité du Sénat Dirigant de St. Petersbourg.

Il n'est pas douteux que le Public attend avec impatience après la nouvelle du précis de la sentence renduë par le Sénat Dirigant avec la réunion du St. Synode Dirigant de St. Petersbourg, des trois premieres Classes, et des Présidents des Collèges contre Mirowitz, et ses complices, prononcée le 20 Septembre, et exécutée le 26 suivant. Elle est très grande étant imprimée sur deux feuilles et demie, avec un très petit caractère. Une partie considérable renferme les allégations juridiques et les allégués des loix Russes, et des articles militaires que l'assemblée des Juges a eû devant les yeux, et que l'on peut fort bien passer ici sous silence, comme choses absolument inutiles, en donnant le précis de cette sentence extraordinaire. La voici donc telle que je l'ai reçuë de bonne main.

„Quoique l'Assemblée ait d'abord jugé que les informations faites par le Lieute-

nant-Général Weymarn ne soyent susceptibles d'aucun doute, on n'a pas laissé, pour convaincre un chacun que l'Assemblée a usé de toute la prévoyance et de toute la justice, que de faire comparoitre tant Mirowitz que ses complices chacun séparément, et de les interroger, savoir si leurs dépositions sur les articles sur lesquels ils ont été interrogés, sont en effet telles ? Si elles ont été signées de la propre main de Mirowitz, et de ceux qui ont l'usage d'écrire ? S'ils n'en avoient rien caché et retenu ? et enfin s'ils n'avoient plus rien à y ajouter ? Sur quoi, ils ont assuré, tant par écrit que verbalement, que leurs dépositions étoient effectivement telles, et qu'ils n'avoient plus rien à y ajouter. Comme dans ces intervales de tems, que Mirowitz a été devant l'Assemblée, on s'est apperçû avec étonnement et pitié de sa méchanceté, et de son audace téméraire, qui est plutôt un endurcissement bestial, il a été conclu de le faire exhorter par quelques Membres de l'Assemblée, savoir un Ecclésiastique, et trois Séculiers pour le porter à un vrai répentir, et à un aveu pour savoir s'il n'avoit rien caché ? Ce qui fût exécuté le même jour par l'Evêque de Ros-

tow, Afanasei, par le Hettmann de la petite Russie, Comte Rasumowsky, le Général en chef, le Prince Galizin, et le Président du Collège de Médecine, Baron Tscherkssow; lesquels déclarerent ensuite par écrit à l'Assemblée, que Mirowitz, un homme, qui se préparoit à la mort, avoit fait le plus sincère aveu, qu'il n'avoit rien de surplus à ajouter à sa déposition, et qu'il vouloit souffrir dans l'autre monde toutes les peines et tourmens, et ne pas regarder le Royaume de Dieu, s'il avoit célé ou caché quelque chose. Comme sur tout ceci l'Assemblée avoit jugé que l'aveu de Mirowitz étoit conforme à la vérité, et qu'excepté ceux qu'il avoit nommés, il n'avoit d'autres complices de son crime, elle conclut de rendre la sentence suivante, tant contre le chef rebelle, que contre les autres."

Premierement il paroit de la part de Mirowitz le méchant dessein, et l'entreprise actuelle de priver S. M. Impériale notre très gracieuse Souveraine, d'un Trône auquel elle a été élevée par la prévoyance Divine, et les souhaits unanimes de tous les peuples, et d'ôter par une même suite à S. A. I. Paul Petrowitz Grand Duc, et

Successeur au Trône, son droit de succession, d'élever en son lieu et place sur le Trône le Prince Iwan, qui en a été déposé par la sagesse Divine, et de forcer par les moyens les plus violens ceux qui auroient voulu s'y opposer sans épargner même le Sénat Dirigant et le St. Synode.

Comme il a mis ce projet à exécution autant qu'il a dépendu de lui, il est incontestablement un séditieux, rebelle, conspirateur, et criminel de l'Empire; il a conçu cet impie dessein parce qu'on ne lui permettoit pas l'entrée libre dans tous les Appartemens de S. M., et parce que l'on ne lui a pas donné une résolution satisfaisante sur la demande qu'il avoit faite des biens de ses ancêtres, qui ont également été confisqués pour cause de trahison; il s'est aussi effectivement flatté par cette entreprise criminelle de faire une fortune au moyen de quoi il est convaincu du crime de Léze-Majesté. Ayant trouvé un complice à ses vuës criminelles dans la personne d'Appollon Uschakow, Lieutenant du Régiment d'Infanterie de Welikoulzkitz, il est allé avec lui dans l'Eglise de notre Dame de Casan, où ils ont confirmé leur dessein

malheureux à la face des autels; et lui Mirowitz a redoublé sa méchanceté en faisant des voeux téméraires au Tout-Puissant, à la Sainte Vierge, et aux Saints pour lui accorder leur assistance, et le secourir dans son entreprise, au moyen de quoi il a péché très grossierement envers Dieu et sa sainte Eglise; pour la meilleure réussite de son entreprise téméraire et méchante, il a fait un ordre faux au Nom de Sa Majesté Impériale, auquel il a apposé une fausse signature, ayant encore fabriqué plusieurs écrits séditieux qu'il a écrits de sa propre main, et remplis de termes très indécens tant contre la personne sacrée de Sa M. Imp. que contre la tranquillité publique de l'Empire.

Il s'est donné toutes les peines imaginables d'envelopper dans son projet séditieux des simples et des idiots, à quoi il est aussi parvenu d'y engager dans son complot les plus simples de ceux qui étoient sous son commandement, les autres il les a gagnés par finesse, et d'autres par force et sous menace de les tuer; c'est ainsi qu'il les a engagés à attaquer leurs confreres, et à faire feu sur eux, non seulement de fusils,

mais aussi d'un canon qu'ils avoient braqué contre eux pour les forcer à acceder à leurs desseins; comme donc l'assassinat forcé du Prince Iwan né pour le malheur, n'est qu'une suite de l'entreprise fougueuse de Mirowitz, il résulte qu'il en est incontestablsment l'auteur principal, et à regarder même comme son propre assassin, ce qu'il a aussi avoué lui-même devant l'Assemblée.

2. Le Lieutenant Appollon Uschakow qui a eu une entiere part aux mauvais desseins de Mirowitz, et qui a signé conjointement avec lui tous les écrits faux, qui ont été fabriqués par le dit Mirowitz, auroit également mérité le supplice de la mort, s'il étoit encore en vie, mais on apprend par les actes de la procédure, qu'ayant été envoyé le 29 May (v. st.) de l'année courante par les Collèges des guerres avec de l'argent au Général en chef le Prince Wolkonskoi à Smolensko, il s'est noyé en chemin. Les Caporaux Kuinew, Ostpow et Mironow, qui étoient en même tems de garde dans le tems du soulèvement, qui s'est fait à Schlüsselbourg, de même que les soldats Pisklow, Bostow, et Pitatew,

qui ont été séduits par Mirowitz quelques heures avant le soulèvement, à l'effet d'y prendre part, auroient en effet tous mérité d'être punis de mort, cependant parce qu'ils se sont longtems défendus de vouloir y accéder, et néanmoins se sont laissés, ensuite séduire artificieusement, il leur est dicté à quelques uns de passer dix fois, et d'autres douze fois par les verges par un nombre de mille soldats, et condamnés ensuite à être employés le reste de leurs jours aux travaux.

3. Le Tambour Anofriyew, le Fifre Katschurin, et 36 soldats qui ont été nommés particulierement, ont été de front sans cependant rien savoir des desseins de Mirowitz, et comme ils ne purent se ressouvenir ayant été éveillés de leur sommeil, et se sont laissés porter à toutes sortes des désordres, il est ordonné que 4 d'iceux, sur lesquels le sort tombera, passeront 10 fois par les verges de 1000 soldats, les autres 5 fois et serviront ensuite perpetuellement en qualité de simples soldats dans des garnisons éloignées.

4. Les 10 soldats qui ont été éveillés, et qui sans fusils avec leurs épées et

bayonnettes ont été à la fronte servant simplement à la garde du Commandant que Mirowitz avoit fait arrêter, de même que le Fourier Lebedew, qui s'est joint à eux, et dont Mirowitz ne pouvoit se servir à cause de son imbécilité, sont condamnés de servir le reste de leurs jours en qualité de simples soldats dans des garnisons éloignées, afin qu'ils apprennent à ne plus manquer à leur devoir.

5. Le sergent de la garnison Schlirakow, et le Canceliste de la Chancellerie du Commandant Michailow, sont déclarés absous, attendu qu'ils ont été forcés à prendre part à la sédition ; mais le Caporal de l'artillerie, Korkin, et 4 soldats soumis à ses ordres sont condamnés à passer 3 fois par les verges de 1000 hommes, attendu qu'ils auroient pû se cacher, ensuite à être employés aux travaux, et à être envoyés dans des garnisons éloignées.

6. Le Chirurgien Nefadow, 13 soldats, et 2 ouvriers qui étoient à différents postes, sont déclarés innocens.

7. Le laquais de la Cour Tischon Ilasatkin, qui a avoué lui-même avoir tenu avec Mirowitz des discours indécens, est

condamné à être batonné, et à servir en qualité de simple soldat.

9. Le Lieutenant en second, Semen Tschewardsew, sans s'arrêter aux discours indécens qu'il a tenus avec Mirowitz, s'est encore particulierement rendu coupable en ce qu'il s'est éloigné de St. Petersbourg sans le savoir et l'agrément de son Commandant; et dans le tems que Mirowitz lui a communiqué le projet qu'il avoit formé de délivrer le Prince Iwan Antonowitz, qu'il n'en a rien révélé à personne, mais comme il a commis ce crime par pure simplicité, il est exemté du supplice de la mort, mais il doit être déposé de toutes ses charges, et condamné, après six mois de prison, de servir en qualité de simple soldat dans un Régiment éloigné d'ici.

A la fin de la sentence on trouve ce qui suit:

Les Membres du St. Sénat Dirigant ont fait à l'Assemblée ordonnée la déclaration littérale, qu'ils ont été présents à la lecture des actes de la procédure concernant Mirowitz et ses complices, qu'ils ont vû leur propre aveu, et qu'ils étoient de voix accordantes, que lui Mirowitz pour son crime, de même que les complices avoient mérité

les plus rigoureuses peines de mort, au moyen de quoi ils n'avoient rien à opposer à la sentence, qui est à rendre contre eux, mais qu'en leur qualité d'Ecclésiastiques ils ne pouvoient accéder à la signature de la sentence de mort. Cette déclaration est signée : Demitrei, Metropolitain de Novgorod, Afanassei, Evêque de Rostov; Simon, Archimandritte de Beloserski; Gabriel, Archevêque de Petersbourg, et Lavvrentii, Archimandritte du Couvent de Swetotroizki.

Réflexions politiques et critiques.

Avant l'exécution du Sous-Lieutenant Mirowitz condamné à mort comme on le vient d'observer, Sa Majesté l'Impératrice de Russie lui a encore fait, dit-on, la grâce de n'être que simplement décapité; on a insinué qu'à son exécution, il ne plaignoit que le Prince Iwan, et qu'il avoit souhaité que la postérité ne pensât plus à cette histoire tragique; sur quoi j'observerai en passant, sans comparaison de personnes, que l'Empereur Otton, étant à l'agonie, appella Cocceium et, en lui remettant l'Empire, lui

donna cette leçon: qu'il ne devoit pas l'oublier, mais aussi qu'il ne devoit pas trop penser à lui, de peur que le souvenir de sa mort n'excitât un trouble; mais nous ne devons encore jusqu'à présent rien craindre de ce côté-là. Cependant nous devons remarquer ici, qu'après que Mr. le Comte de Woronzow, Ministre et grand Chancelier de Russie, eût notifié aux Etats Généraux la mort du Prince Iwan, S. A. S. Monsgr. le Duc de Brunsvick-Wolfenbutel, Général-Feld-Marêchal, commandant l'Armée Hollandoise, à cause de la proche parenté à ce trop infortuné Prince, a pris le deuil; mais voilà tout, et nous n'avons pas appris qu'en Russie qui que ce soit ait imité ce grand exemple; cependant nous ne pouvons juger que d'une apparence extérieure, car il se peut fort bien qu'il y a encore à ce moment des Grands et des Magnats en Russie qui portent intérieurement un deuil plus véritable que celui d'un dehors qui pour la plûpart du tems n'est qu'une affiche de saison, et il se peut aussi qu'un deuil pareil durera plus longtems qu'un deuil ordinaire, c'est-à-dire jusqu'à-ce que ce meurtre soit vengé par une main plus forte que l'humaine.

Cette mort qui est maintenant signifiée à tous les habitans de la terre, et qui fait frémir l'humanité, nous fait du moins connoitre que la grandeur de la naissance est exposée au malheur, comme le plus vil particulier de l'univers, et pourquoi nous en étonnons-nous si fort, tandis que la derniere tige des Ducs de Suabe, le noble Conradinus n'a pas été plus heureux; ces sortes de choses sont le fait de celui qui a le bonheur et le malheur des hommes dans ses mains, et qui par-là fait connoitre à tous les humains, que l'on ne peut jamais dire avoir heureusement navigué avant que l'on n'ait atteint le port.

Je ne sais si on notifia cette mort tragique au Duc de Brunsvick, Antoine Ulrich, mais je sais que peu de tems après chacun se disoit en Russie tout bas à l'oreille que ce Père infortuné étoit mort subitement, et c'est de quoi il n'y a pas beaucoup à s'étonner. Le Prince son fils, qui a été une victime d'Etat à Schlüsselbourg, étoit son premier et légitime fils, et comme il arrive souvent que la mort d'un enfant a aussi occasionné celle du père, la même chose a aussi pû arriver ici.

Sur quoi je rememorierai mes lecteurs que Seleuque, après avoir été vaincu par Démétrius et avoir perdu tous ses Etats, étant questionné si cela ne lui faisoit point de peine? répondit non! parce que mon fils Antigone vit encore, et voilà comme un père infortuné espère toujours pour le bonheur de son fils. Si celui-ci au contraire est encore plus infortuné et plus malheureux que son père, toute espérance est perduë, et par une conséquence naturelle la vie aussi, parce que personne ne peut vivre sans espérance.

Il est donc probable de toute probabilité que cet infortuné père n'a pas survêcu de longtems son malheureux et trop infortuné fils, et surtout si l'on doit ajouter foi à ce qui s'en est répandu à cette occassion en Russie même, d'où on nous a marqué immédiatement après la mort du Prince Iwan, que l'Impératrice de Russie avoit incontinent dépêché un Courier en Sibérie relativement aux circonstances de cette mort, et que ce Courier étoit chargé de dépêches importantes concernant la malheureuse famille de cet infortuné Prince, et nous apprimes quelques tems après que l'on

avoit fait dans le Nord des exécutions sanglantes parmi quelques grandes familles dont les femmes et les enfans n'avoient pas même été exceptés. Néanmoins, et quoi qu'il en soit, je ne veux hazarder ici aucun jugement téméraire au desavantage de qui que ce soit, mon esprit est nullement préoccupé, je n'ai que le seul objet de la mort d'Iwan devant les yeux, c'est elle qui fixe toute mon attention, je les fixe uniquement sur ses principaux boureaux, et c'est par ce principe, et par la raison du jugement souverain que j'en laisse à mes lecteurs que j'ai fidèlement rapporté généralement ce qui s'est passé pour et contre dans cette cause tragique, et tout ce que j'en ai pû recueillir, et après cela il ne me reste plus que quelques réflexions politiques dont je leur fais également part, en leur laissant le même droit et pouvoir d'en juger comme de tout le reste; je souhaite que leur embarras ne soit pas si grand que le mien, car j'avoue ingénument que plus je réflêchis et plus je commence à douter, et mes mille doutes sont combattus par mille autres raisons que j'ai toujours eû à douter, si ce qu'on a publié du Prince Iwan au sujet de

sa prétenduë impéritie a la moindre apparence de fondement et de vérité.

Généreuses libéralités de l'Impératrice de Russie après l'assassinat du Prince Iwan.

Les premiers récompensés de leur travail furent 1. le Capitaine Commandant du Fort de Schlüsselbourg, et 2. le Lieutenant de garde dans l'Anti-chambre du feu Prince (NB. les deux assassins). Le premier a été avancé au grade de Lieutenant-Colonel, et le second à celui de Capitaine. Sa M. en reconnoissance de leur zèle leur a fait des présens considérables, et leur a encore fait à chacun une pension annuelle et viagere de dix mille Roubles, ce qui fait aux environs de 60 mille Livres monnoye de France.

Le 3. fût le Général Weymarn, qui s'étant transporté à Schlüsselbourg par ordre de l'Impératrice, aux fins de faire les informations préliminaires sur les lieux, et en faire ensuite son rapport à sa Souveraine, s'est si bien comporté dans sa commission,

et a si bien rempli les intentions de sa Maitresse, qu'elle l'a gratifié d'une Terre très grande et très considérable en Livonie.

Le Régiment de Smolensko dans lequel Mirowitz occupoit le poste de Sous-Lieutenant, n'a pas moins sujet de se louer des bontés et de la clémence de son auguste Souveraine ainsi qu'il est prouvé par la déclaration ci-inserée.

Catherine II par la grâce de Dieu Impératrice et Autocratrice de toutes les Russies etc. etc.

Faisons savoir à notre Régiment de Smolensko que, suivant la justice que nous rendons à tous fidèles sujets, Nous ne pouvons nous représenter qu'avec une extrême compassion combien le Régiment de Smolensko doit être consterné par la faction séditieuse d'un de ses Officiers appellé Mirowitz, ainsi que le détachement qui se trouva avec lui dans la Forteresee de Schlüsselbourg; mais comme le crime de l'un ne peut porter aucun préjudice à ceux qui n'y ont eû aucune part, et qu'il nous est d'ailleurs connu avec combien de valeur et de bravoure ce Régiment s'est toujours signalé dans toutes

les occasions en campagne, sa conformité aux réglemens et sa discipline militaire qu'il observe encore maintenant avec toute l'exactitude; nous avons voulu assurer ce Régiment de notre grâce et faveur Impériale; en conséquence de quoi Nous défendons à tous ceux qu'il appartiendra de ne lui faire jamais le moindre reproche de la trahison de Mirowitz, et cela en quelques façons qu'il soit. Voulons que celui qui contreviendra en ce qui est ici de notre volonté, et qui en sera convaincu, soit puni exemplairement. Donné à Sarskoje-Selo, la troisieme de notre régne, le 21 Septembre 1764.

(L. S.) Signé

CATHERINE.

Imprimé à St. Petersbourg au Sénat le 17 Novembre 1764.

Réflexions politiques et particulieres sur la mort du Prince Iwan.

Le Manifeste publié à cette occasion par l'Impératrice de Russie, porte en termes formels „quelle fût notre surprise de voir

qu'outre un bégayement incommode pour lui-même, et presque incompréhensible, il étoit absolument privé d'esprit et de raison, ne connoissant pas les gens, et ne sachant distinguer le bien du mal, ni faire usage de la lecture pour se préserver de l'ennui."

Sans entrer ici dans un long détail pour combattre des raisons qui paroissent convainquantes aux personnes qui n'ont pas connu ce Prince infortuné, je dirai simplement si tant est qu'il ait été tout-à-fait privé de raison et d'esprit, sans connoitre les hommes, sans pouvoir parler, en un mot un idiot qu'y avoit-il à faire de le resserrer si étroitement? qu'avoit-on à craindre de sa part, à qui pouvoit-il nuire? n'ayant pas même l'usage de la langue pour pouvoir expliquer distinctement ses intentions, quel est le peuple qui lui auroit jamais obéi? qui l'auroit placé sur un Trône aussi puissant et aussi formidable que celui de Russie, comment auroit-il pû gouverneur ses Etats, et quelles sont les Puissances qui auroient reconnu un tel animal tout-à-fait irraisonnable pour l'Empereur de toutes les Russies, et qui auroient recherché son alliance?

Mais on argumente de la sorte, cela a été dit-on „pour empêcher que par des vuës particulieres quelque mal intentionné ne cherchât à l'inquiéter ou ne voulût se servir de sa personne pour troubler le repos public.“

Et encore une fois, quel trouble en seroit-il resulté au repos public d'un homme incapable à tous égards, et qui en stupidité n'auroit jamais eû son pareil; et à supposer que l'on ait craint une sédition, n'est-il pas certain qu'elle se seroit appaisée d'elle-même à la vuë simple du personnage inhabile? Ne l'auroit-on pas abandonné sur le champ à son triste sort? je le répéte, qui lui auroit-il obéi? à lui qui devoit avoir été incapable de proférer la moindre parole réglée, bien moins de pouvoir donner des ordres, et de gouverner; mais ce qui fait ici mille fois préjuger pour le contraire c'est l'ordre que ses boureaux ont dit à Mirowitz d'avoir de l'assassiner plutôt que de consentir à sa liberté, car si on l'avoit enlevé de forcc on n'auroit pas été longtems dans l'ignorance de ses capacités spirituelles et naturelles; on l'a donc sacrifié, et si tant est qu'il ait été tel qu'on veut l'in-

sinuer, le crime est encore plus abominable d'assassiner ainsi un Prince qui étoit déja assez malheureux d'ailleurs, un Prince dont on n'avoit rien à craindre, qui étoit sans ambition, et incapable de faire ni bien ni mal, au moyen de quoi et à tous égards on ne doit et ne peut regarder pour ses bourreaux et ses assassins que le Capitaine Wlassieff et le Lieutenant Tschokin, car on ne peut pas croire que l'Impératrice en cas de cette inhabilité et de cette impéritie tant naturelle que spirituelle, leur ait ordonné de le tuer, d'autant que cette Princesse éclairée savoit bien qu'elle ne devoit jamais rien craindre de sa part.

2. Nous avons remarqué que ces Officiers ont déclaré à Mirowitz avoir les ordres de prévenir l'enlèvement du Prince prisonnier par une telle voye, et dans le Manifeste de l'Impératrice, c'est porté „qu'ils prirent „entr'eux l'unique parti qu'ils croyoient leur rester„ c'est-à-dire d'assurer la tranquillité publique en abrégeant les jours de l'infortuné Prince.

Comment accorder cette contradiction?

Nous pourrions encore faire ici quantité de réflexions pareilles, mais nous laissons

à nos lecteurs, à l'imitation d'Horace, le loisir d'en fàire eux-mêmes. Il n'en est pas moins établi que le Prince Iwan a été une victime d'Etat.

Discours adressé aux manes du trop infortuné Prince Iwan.

Illustres témoins d'une existence funeste, restes précieux d'une famille auguste, née sur le Trône, et qui n'a fait que de passer depuis quelques siécles d'une infortune à l'autre, qui navigue sans-cesse sur l'océan d'une mer orageuse, et qui nous sont des preuves certaines de l'incertitude de la grandeur des humains; venez recevoir l'offrande et le tribut des larmes que toutes les nations versent sur le tombeau de votre trop infortuné Prince.... Hélas! quelle incertitude du bonheur des mortels? quels changemens de tems? n'est-ce donc que jeux d'enfans et que vanités que nous voyons devant nous. Un sort plus que cruel, chagrinant, capricieux et barbare, fait naître l'un fils d'une Princesse, et l'autre un esclave, renverse des nations entieres dans la poussiere, et donne aux pauvres les palais qu'il

a ôtés aux riches. Comment cela est-il possible ? ... et cependant on en voit l'événement tous les jours. Quand l'infidélité aiguise ses flêches, et qu'il ne pleut que malice et que méchanceté sur terre, et pendant ce tems-là les héros dont le courage perce à travers les murailles, et les remparts, ont les bras liés, et que tous les chemins qui conduisent dans les champs de lauriers leur sont coupés, ils deviennent involontairement inutiles à l'Etat, et trainent une espèce de vie languissante et onereuse exposés entre le poison et le fer, entourés nuit et jour d'ennemis orgueilleux, cruels et barbares, dont ils deviennent enfin quand ils y pensent le moins les victimes que l'ambition immole à son appétit insatiable dans le tems qu'ils mériteroient plutôt l'attendrissement et la protection de tout l'univers. Mais hélas ! ... que sert-il dans ce siécle pervers de vous rappeller des choses dont vous pouvez vous-mêmes porter un témoignage personnel, c'en est donc fait ... pour jamais ... Vous ne le reverrez plus, et votre séparation aussi terrible qu'elle l'a été, ne peut que vous rappeller un souvenir éternel qui vous sera aussi triste que fatal .... compagnes fidèles,

qui gardez son tombeau; ce qui doit du moins adoucir vos peines; c'est que l'humanité en s'efforçant d'essuyer vos larmes, en les voulant tarir parmi les consolations maternelles, ne peut elle-même s'empêcher de verser sur ce même tombeau, qui recele le meilleur de ses enfans, un torrent de larmes qui sont plus plaintives que les vôtres, elle ne discontinuera jamais de soupirer contre la cruauté et la barbarie du sort, remplie de crainte et accablée de tristesse. Ses yeux pleins de douleurs, elle jettera aussi quelques fois un coup-d'oeil de pitié sur ces murailles qui doivent encore renfermer un vieux et respectable Prince, qui est encore assez heureux s'il n'apprend pas la triste et tragique fin d'un fils tendre et chéri.

Aux Princes de la Terre.

Puissances redoutables, Monarques invincibles, arbitres Divins de la destinée des peuples ici-bas, de quel oeil frémissant et coleré ne regarderez-vous pas cet abominable assassin et le meurtrier d'un sang aussi illustre que le vôtre? Vous, en qui Dieu a mis une partie de sa Toute-puissance

sur terre, et qui êtes son image vivante, laisserez-vous cet exécrable meurtre impuni, disculperez-vous l'assassin en excusant l'homicide prémédité, vous, à qui la justice et les couronnes, que vous portez, donnent le pouvoir sur le criminel, et sur le bourreau, dont l'épée meurtriere est encore souillée d'un sang si illustre, et si cela arrivoit comme il est impossible qu'on puisse le croire, à quels nouveaux périls, à quels dangers extrêmes n'exposeriez-vous pas vos propres vies, et celles de vos augustes et dignes successeurs; vous êtes tous également mortels et également exposés à toutes les fatalités de la condition humaine, comme un simple particulier, et même d'avantage suivant les tristes exemples que les siécles nous en fournissent, et cependant toutes vos illustres marques et déclarations de sceptres et de couronnes ainsi que vos trésors ne sont rien que des écailles brisées, que poussiere et que sable. Vos Majestés et les titres pompeux suivant la nature, ne sont qu'un bonheur qui vous est donné à crédit, qui sont soumis à l'inconstance, aux changemens et à l'anéantissement. Un seul moment fatal suffit pour vous faire perdre

même jusqu'à l'espérance, et pour vous réduire à l'obéissance d'un homme à qui vous aurez commandé la veille. Dites-moi, Grands de la terre, où demeure à présent le Prince de Babylone, l'effroyable Nimrod, sa poussiere est déja longtems éventée et dispersée, ce cruel chasseur est dans le bras de la mort? Où est l'Urne des cendres des héros de la Grèce, qui portoient la terreur et la mort partout, et qui défaisoient des armées entieres? Qui sait où est la tête d'Annibal, du Grand Gustave, et d'autres valeureux guerriers dont la gloire est immortelle; le palais de Sémiramis, et le marbre qui embellissoit ses jardins sont ruinés, l'or de Carthage a déja été fondu plus que mille fois, en un mot tout ce qui est sujet au dépérissement est soumis au même sort. D'où vient-il donc que nous nous donnons tant de peine pour courir après des choses qui sont plus vaines que la vanité même, et qui ne sont d'aucune stabilité ou durée permanente, que uous employons souvent le poison, le fer et le feu pour nous en rendre maitre, pour nous les assurer et pour les abandonner peu de tems après, soit alors de gré ou de force, et que le vrai bonheur

n'a pas tant de partisans; un Trône, une Couronne, un Empire, fût-il plus grand que les Etats du grand Seigneur, en vaillent-ils bien la peine que nous nous donnons pour nous les acquerir, et le Roi Antigone n'a-t-il pas raison de dire, en considerant les choses du véritable côté, que l'on ne devroit pas même ramasser une couronne que l'on trouveroit dans les ruës, en réfléchissant sur les inquiétudes qui y sont attachés et qui en sont inséparables: et tandis que la vie n'est qu'un petit pélérinage qui se termine dans les hauteurs célestes et heureuses, et que le monde n'est qu'une hotellerie de laquelle nous sortons pour nous rendre dans la perfection, nous le voyons toujours sur le même pied. Depuis le commencement du monde les choses vont toujours leur ancien train, et personne ne peut s'en exempter ou appeller plus loin qu'à l'éternité, où le même jugement a jugé et attend tous les mortels. Ici-bas, outre le plus et le moins, l'état de l'humanité ne peut plus changer, le privilège que Dieu et la nature ont accordé aux hommes n'a pas plus d'étendue pour l'un que pour l'autre, une famille meurt, elle se perd et disparoit,

une autre la suit et la remplace, et les habitans de la terre sont sans-cesse changés. Cela me fait ressouvenir à une histoire qui a quelque rapport avec ce que j'avance. „Un Dervis qui voyageoit par la Tartarie, vint dans la Ville de Balck; l'erreur le conduisit dans un Palais Royal, il crut que c'étoit une hotellerie ou un cabaret public comme il y en a de bâtis dans ce pays aux fraix communs pour les voyageurs, ensuite ayant longtems porté ses regards d'un côté et d'autre il enfila une longue gallerie dans laquelle il étendit son manteau pour y reposer à la manière des orientaux; dès que la garde l'apperçut, elle lui demanda ce qu'il avoit à faire en ces lieux? il répondit qu'il étoit intentionné de passer la nuit dans cette hotellerie, sur quoi la garde lui repliqua qu'il se trompoit, que ce n'étoit pas une hotellerie, mais que c'étoit le palais du Roi. Le hazard fit que le Roi vint à y passer dans le tems qu'ils se disputoient encore ensemble. Ce Monarque Levantin se rit de l'erreur du Dervis, et lui demanda comment il se pouvoit faire qu'il fût si simple pour ne pas savoir faire une différence entre un Palais Royal, et une ho-

tellerie publique? Que votre Majesté me permette, répondit le Dervis, d'ôser lui faire seulement deux questions: qui a habité cette maison après qu'elle fût achevée de bâtir? le Roi répondit mes ancêtres, et qui a été le dernier, continua le Dervis, qui a demeuré ici? mon père, répondit le Roi, et qui est ce qui y demeure actuellement? c'est moi, répondit le Roi, et qui est-ce qui y demeurera après la mort de votre Majesté? le Roi repliqua, le jeune Prince mon fils. Eh bien, je ne me suis donc pas tant trompé, s'écria le Dervis, car une maison qui change si souvent d'habitans, et qui reçoit continuellement un hôte après l'autre n'est certainement pas un palais, mais au contraire une hotellerie. Au moyen de quoi il est donc vrai de toute vérité, qu'il n'y a rien de plus constant sur terre que l'inconstance, et que le tems et les circonstances disposent à leur gré de la destinée des hommes qui ne sont nés que pour mourir."

Vous donc, dis-je encore une fois, illustres Princes, qui êtes assis sur des trônes, accablés de soucis et de veilles, prenez bien garde au moindre changement du tems, regardez sur le dernier monde, sur celui

auquel vous venez de succéder, sur celui qui vient de se perdre à vos yeux, faites-vous rendre compte des moindres particularités qui peuvent vous être avantageuse ainsi qu'à vos peuples, sur lesquels le grand Dieu vous a donné un pouvoir illimité en imitant ses saints Commandemens, marquez chaque circonstance, chaque événement sur vos tablettes, pesez tout au plus juste, examinez ce que fait votre voisin, choisissez concluez, entreprenez ce que l'esprit peut inventer, n'abandonnez pas ce qui peut contribuer à atteindre la fin de vos souhaits, envoyez des armées formidables pour cueillir des lauriers, forcez par vos armes à satisfaire vos désirs, contemplez-en déja les fruits, et voyez sur le chemin de votre bonheur, de vos victoires, de votre félicité, dans le tems que toutes les nations vous adorent pour ainsi dire, et qu'elles vous sont tributaires, vous rencontrez tout-à-coup une épine, une circonstance imprévue vient changer dans un moment la face de toutes ces choses flatteuses et séduisantes, la colonne à laquelle vous vous souteniez chancelle, l'espérance, les souhaits et le but après lequel votre imagination étoit dressée,

refroidissent toutes les scènes, changent et démembrent en un instant tout ce qu'ils avoient rassemblé avec peine, voyez en le nouvel exemple que la Russie vous met sous les yeux, c'est dans ce vaste Empire que la tyrannie vient de vous en laisser une preuve éternelle. Après cette scène sanglante tremblez pour vos enfaus, tandis que l'univers tremble pour vos personnes sacrées.

De l'humanité et de l'inhumanité.

Humano vir inhumanus non nomine dignus. Un inhumain ne mérite pas d'être appellé homme.

L'humanité est la décoration la plus élevée, la plus noble et la plus brillante du coeur des mortels, c'est elle qui en fait des hommes chéris et respectés, qui caracterise leur grandeur, qui soutient leur réputation, leur puissance et leur gloire; son Empire est le plus grand et le plus paisible qu'il y ait sur terre, parce que tous les coeurs qui la connoissent se soumettent volontiers à sa puissance et à sa domination, et lui payent volontiers leur tribut, ses étendarts sont partout victorieux, elle triomphe de tous côtés, et fait

rougir l'inhumanité en lui couvrant le visage de honte et de confusion; la pitié, la commisération, et la sensibilité sont les fidèles ministres, et toutes les nations se ressentent de ses bienfaits. Ce principe une fois établi on ne peut lui opposer qu'un seul ennemi à combattre, c'est l'inhumanité, cette orgueilleuse Princesse, fille de l'ambition qui ne rougit point de souiller tous les jours ses mains du sang des mortels, qui attente à leurs précieux jours sans cause et sans raison, qui secondée de l'envie et de la passion démesurée ses soeurs, a ravagé depuis les premiers siécles les quatre parties du monde, devasté les palais des Princes, immolé plus d'un million d'innocens, et depeuplé des Royaumes entiers, et qui procrée encore tous les jours des hommes, que dis-je? des hommes? . . . . Non, ce ne sont que des monstres, et des montres plus exécrables, plus cruels et plus monstrueux mille fois que ne l'étoit l'Hydre de Lerne abatue par Hercule, et que Cerbère même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang plus noir et plus vénimeux que le Tartare, et qui est capable d'empester toute la race des mortels vivants sur la

terre. En un mot l'humanité est adorée universellement, elle triomphe chez toutes les nations qui savent la connoitre, c'est elle qui fait des hommes recherchés et tendres. Sa rivale au contraire ne fait que des monstres que l'on fuit, que l'on abhorre, et que l'on souhaiteroit à tous momens voir précipités dans les abymes des enfers. Et, en effet, qu'y a-t-il de plus noble, de plus aimable, et de plus merveilleux en une ame mortelle, en un homme qui n'est fait que pour vivre trois jours [1]), que cette humanité qui le rapproche de si près de son Créateur et de lui-même.

Aujourd'hui depuis que les vices ont détrôné la vertu, depuis qu'ils régnent avec un pouvoir absolu sur le coeur des méchans, nous avons l'affreux et frémissant aspect de quantité de ces figures humaines, de ces animaux à deux pieds qui s'efforcent eux-mêmes de prendre un air d'inhumanité, et d'endurcir le coeur, que la nature leur a

---

[1]) Le premier, c'est le jour de la naissance, le second la vie de l'homme, qui ne dure pas seulement un jour, et qui se réduit à un seul moment, que le tems sur ses aîles dorées va porter dans l'Eternité, et le troisieme, c'est le jour de la mort.

donné, et qui se croiroient affrontés si on pouvoit dire d'eux, que l'infortune et le malheur de leurs frères qui se promènent, et qui errent sur la surface de la terre dans les disgraces de l'impénétrabilité d'un sort bizarre et malheureux, avoient touché leur coeur; nous en avons à la honte du genre humain momentanément de tristes exemples, et celui que nous présente le massacre tout récent de l'illustre et légitime héritier du Trône de Russie, n'est pas le seul que nous ayons dans ces tems où il paroit que le Ciel est d'airain, et la terre de fer.

La question, si on peut avoir quelques sensations secrettes de l'humanité sans être touché du malheur de ceux qui ne sont pas malheureux par leur faute, est contradictoire; car la même proprieté des ames nobles qui peuvent voir le bonheur d'autrui sans l'envier doit naturellement nous porter à avoir compassion avec le malheureux, et nous engager à le secourir. Tous les hommes sont alliés si étroitement les uns aux autres, qu'ils sont tous ensemble soumis aux mêmes catastrophes, et ne sont distingués qu'en des choses accidentelles, c'est-à-dire que le pur hazard fit naître de manière, que le

plus grand et le plus élevé des hommes, s'il veut bien réfléchir sur son état, et qui il est, ne peut en aucune façon mépriser le plus petit. Quelqu'un est-il né dans la Ville ou au Village, dans tel ou tel endroit du monde, que cela soit, plutôt ou plus tard qu'un autre, de telle ou de telle manière, de tels ou de tels parens, cela n'est communément que la raison que celui-ci fleurit dans les dignités, qu'il est riche et heureux, l'autre au contraire pauvre, méprisé et digne de commisération. Plut à Dieu que nous fussions si heureux que de ne jamais pouvoir oublier cela! que nous puissions abaisser et détruire par ces réflexions notre orgueil, cette passion qui en elle-même est si détestable, qui note le genre humain d'infamie, et qui pour le moins ne convient pas du tout à des hommes, qui sont toujours imparfaits, et que nous puissions émouvoir en nos coeurs un sentiment de bonté et de penchant envers un chacun, car c'est là la vraye marque d'une grande ame. Il y a quelque chose de divin dans le bien que l'on fait aux autres; cela donne à notre esprit un contentement inexprimable, et dont les ames basses ne sont pas capables.

Le plus grand contentement que l'on peut imaginer ou se souhaiter ne consiste-t-il pas à faire le bonheur des autres, à les élever de la poussiere, ou pour mieux dire du cahos de l'infortune dans des circonstances heureuses, un être malheureux qui tombe sous le fardeau de la misère, de l'opprobre, et de la persécution, et si je ne me trompe, cela a toujours été le privilege et le droit des grands de la terre, et qu'ils sont en état avant tous les autres de se procurer un contentement si noble. Et si cela est ainsi, que devons-nous donc croire de ceux qui se moquent de la misère des hommes? de ceux dont le coeur barbare est content. Si ceux qui ont donné la vie à ces infortunés sont par un surcroit de malheur et d'infortune tourmentés par le besoin, par la tristesse, et par la misère.

Au moyen de quoi, il est donc établi que celui qui peut être barbare et inhumain ne mérite pas le nom d'homme. Les Dieux en créant l'homme n'ont pas eu d'autre intention que de produire un Etre paisible et bon. Regardons la structure de son corps pour nous en convaincre. Il n'est pas marqué des signes de la barbarie et de l'inhu-

manité, au contraire il n'a que ceux de l'amour et de la pitié: il a deux yeux pour voir ceux qui sont dans le besoin, et qui sont abandonnés; il a deux pieds pour aller dans le Temple du Seigneur, et pour louer les Dieux, et pour se rendre auprès de ceux qui ont besoin de son assistance, et de ses secours, et par là devenir semblable aux Dieux; il a deux mains pour faire des bienfaits de tous côtés; il a une langue pour défendre la veuve, l'orphelin et le prisonnier, abandonnés à eux-mêmes sans secours; il a un coeur pour aimer les Dieux, un esprit pour reconnoitre les bonnes actions, et une volonté libre à choisir le bien; mais il n'a ni les cornes du taureau, ni le fer du cheval, ni les ongles du tigre, ni les dents du lion, ni le poison des serpens. Les Dieux sont bons, et leur intention a été de nous rendre également bons, compatissans et miséricordieux envers notre prochain: voilà ce que disoit souvent Marcus Antonius un Empereur Payen, et nous, qui sommes des Chrêtiens, nous ne rougissons pas d'avoir des sentimens plus barbares, et des consciences plus criminelles, et d'être

plus inhumains que tous les Barbares de l'ancienne Barbarie ensemble.

Nous avons de tous tems vû des hommes qui ont passé leur vie dans des bizarreries insurmontables et auxquelles une destinée malheureuse, et un sort contradictoire ont donné lieu; il est vrai que l'ambition, cette ennemie jurée de la tranquillité des hommes, et de tout le genre humain, a très souvent elle seule fait plus de crimes que toutes les autres Mégères de Lucifer, le sang de notre trop infortuné Iwan n'est pas le seul, qu'elle ait répanduë pour assouvir la passion, féminine, sanguinaire et démésurée, si tant pouvoit être qu'il y eût quelque mistère dans le massacre de ce Prince, mais cela est fort problématique, car les éminentes qualités, je dis l'humanité même que nous voyons briller sur le Trône de Russie, suffisent pour effacer tous les faux préjugés. Rapportons un exemple qui fait également glacer le sang dans les veines, dont l'humanité ne peut se ressouvenir qu'en répandant un torrent de larmes. Nous savons que tous les siécles fourmillent en scènes les plus tragiques et les plus sanglantes. Nous voyons des Rois, des Princes et des Prin-

cesses assassinés, empoisonnés, décapités et détrônés dans tous les tems; ce que l'envie et l'ambition de régner ont pû effectuer de tout tems, elles le pourront encore toujours, et sans hazarder un jugement téméraire sur le massacre de l'innocent et trop infortuné Iwan; jettons un coup d'oeil dans le XIII siécle, et nous y trouverons que le Prince Conradinus, un petit-fils du Roi Fréderic II que l'on avoit dépouillé de ses domaines et biens domainiaux en Italie, dans son bas âge ayant été soutenu par Fréderic Duc d'Autriche aux fins de pouvoir revendiquer ses Etats usurpés par Charles d'Anjou frère de Louis IX Roi de France, ayant eû le malheur de tomber par un malheureux hazard dans les mains de son ennemi, fût décapité à Naples en 1268 avec son fidèle Fréderic, et quelques autres de ses amis. Ce qui hâta la mort de ce Prince furent à ce que l'histoire rapporte quelques paroles que l'on faisoit alors valoir, et qui portoient, *vita Conradini, mors Caroli, mors Conradini, vita Caroli*, c'est-à-dire la vie de Conradinus sera la mort de Charles, et la mort de Conradinus sera la vie de Charles, au moyen de quoi il s'agissoit de

se débarrasser de ce légitime héritier pour s'affermir d'autant plus sur le Trône. Cela fût exécuté au milieu de Naples à la vuë et aux yeux de toute la terre. Robert Barisiensis, Chancelier de Charles, lui ayant lû la sentence de mort, le jeune Prince lui cracha au visage en lui demandant „qui le rendoit si audacieux et si téméraire d'ôser prononcer une sentence de mort contre un sang Royal; toutes les observations ne servirent à rien, et le sang de cet illustre et infortuné Prince, que sa naissance et son droit rendoient seuls malheureux et coupable aux yeux de Charles, fût versé avec celui de ses amis. Le Comte Robert de Flandres avoit fait toutes les oppositions et représentations possibles, mais elles furent aussi infructueuses que celles du jeune Prince, il partit de Naples sans néanmoins s'imaginer qu'il fût possible qu'un Roi se souillât d'un pareil crime; et ayant chemin faisant appris, que la scène tragique avoit été consommée, il retourna sur ses pas, tua de sa propre main le Chancelier Robert, et fit sur le champ tuer le boureau qui avoit ôsé porter ses mains meurtrieres, criminelles et sanguinaires sur la personne d'un

Prince que les Dieux avoient fait naître pour lui commander, et non pour lui trancher le fil de ses jours.

Ce sont là de ces événemens tragiques et bizarres que la perversité des siécles et des moeurs du tems nous met de tems en tems sous les yeux, pour nous faire ressouvenir que nous sommes les habitans d'un monde imparfait, cruel et partial. Je laisse aux spéculateurs sevères à faire sur de pareils événemens les réflexions qu'ils jugeront à propos, pour moi, je fais les miennes à part, je crois bien fait dans le monde tout ce que les autres font, je ne m'embarrasse que de ma propre conscience, et il n'y a que mes faits propres que j'examine de plus près, et que je condamne quand je les trouve être dans le cas du blâme et de la vicissitude. Le reste des mortels ne m'embarrasse guères, je vis dans mon coin de la terre retiré des vanités, de l'orgueil, de l'envie, de l'ambition, et de toutes ces milles passions ennemies du repos des humains; mais quand je lis dans les histoires des siécles écoulés, quand j'entens le recit des histoires aussi tragiques et aussi infortunées que l'est celle du Prince mon héros,

je ne puis que m'émouvoir de tendresse et de pitié en en déplorant le sort, l'aveuglement, et le malheur des hommes en général, et en plaignant en même tems leur foiblesse.

Et pourquoi nous fermons-nous nous-mêmes les yeux sur notre bonheur, et sur notre félicité, qui ne dépend que de nous-mêmes? pourquoi détruire ainsi l'ouvrage des Dieux, et sacrifier l'innocence la plus sainte sans cause et sans raison? Et dans quelles vuës devenons-nous si inhumains et si barbares? Pourquoi abjurons-nous l'humanité, et nous révoltons-nous contre la nature? . . . Hélas! . . . ce sont là des questions auxquelles je ne dois répondre que d'un respectueux silence en tirant le rideau sur tout le genre humain.

Mercuriale aux assassins du Prince Iwan.

Boureaux infernaux, meurtriers cruels, monstres plus que barbares, qu'elle étoit votre audace à lever vos bras criminels, et à tirer le poignard contre votre Prince,

contre un Prince dont le malheur et la captivité innocente devoient suffire pour arrêter vos pas précipités, contre un prince dont vous deviez être les fidèles serviteurs et gardiens, les protecteurs et les défenseurs contre ses ennemis, s'il eût été possible qu'il en ait pû avoir sur terre. Contre un Prince, duquel vous n'avez jamais pû vous plaindre, qui a eû pour vos foiblesses plus d'indulgence que vous n'avez jamais mérité, contre un Prince, qui, semblable à un jeune agneau, reposoit dans les bras du sommeil, qui n'avoit aucun sujet de se défier de vous, qui ne s'en étoit jamais mis en garde, et qui n'avoit que son innocence et son malheur pour bouclier, en un mot contre un Prince qui n'a jamais sû ce que c'étoit un crime, et dont l'illustre naissance et les droits suffisoient pour que vous respectiez en lui un souverain bienfaisant, vous avez vû sa résistance à vos coups meurtriers, et vous n'avez pas rougi de vos crimes, il s'est défendu contre un boureau, il paroit soudain un autre, et à forces réunies, malheureux monstres de l'inhumanité la plus barbare, et la plus inouïe vous perçates son illustre corps de vos traitres poignards,

vous les en retirates tout fumans de son auguste sang, vous fites jetter son corps devant les pieds de son soi-disant libérateur, vos paroles moquantes, son exposition pendant trois jours afin que tous les Russes soient pleinement convaincus que le Prince Iwan n'existoit plus, enfin tout votre procédé monstrueux, dénaturé et criminel que vous ne manquez pas de justifier à l'aide de vos consuls et de vos antagonistes infernaux; croyez-vous donc bonnement échapper à la vengeance et à la colère des Dieux, croyez-vous que le Ciel soit fermé, et que les Dieux soyent sourds et aveugles; non, malheureux, ne vous glorifiez pas et n'apportez aucunes raisons pour excuser vos forfaits; votre crime, votre barbarie et votre inhumanité ne peuvent trouver d'excuse. Les cris des prisonniers qui reclament la justice ne se perdent point dans les airs, ils percent à travers les nuages les plus épais, et montent jusqu'au Trône des Dieux Eternels, quand on voit que l'injuste fleurit dans le bonheur, on ne doit pas s'imaginer que les Dieux qui tolerent ses injustices agréent ses crimes; la vengeance quoiqu'elle soit tardive n'en est pas moins cer-

taine, et le tems d'en rendre compte viendra immanquablement; il me semble, malheureux exécrables, que je vous entens employer toute la réthorique infernale pour vous justifier; mais vous n'abuserez pas les Dieux et les hommes à la fois, la vertu sur la langue et le crime dans le coeur. Je n'irai pas accuser les Dieux de ce qu'ayant vû commettre un meurtre si horrible ils n'ont à l'instant fait pleuvoir la foudre et le tonnerre sur vos têtes, et ne vous ont mille fois écrasés! je ne provoquerai pas leur justice ni celle des hommes à punir vos crimes, puisque les hommes mêmes le justifient, et ne croyent pas y en trouver un, ce que j'attribue à la malice des mortels qui s'augmente tous les jours: les Dieux sont justes, ceux qui par leur puissance sont devenus des tyrans deviendront par leur justice certainement des esclaves; mais souvenez-vous, malheureux, et apprenez que l'humanité depuis cet abominable meurtre qui fera à jamais frémir la race des mortels, s'est jettée aux pieds du trône de la justice divine, qu'elle y reclame la vengeance et la justice des Dieux, qu'elle y répand

les larmes les plus amères, et qu'elle ne s'en relèvera que lors que votre crime ainsi que celui de tous vos complices soient punis, et que la terre soit purgée de pareils monstres.

Fin de l'Histoire d'Iwan III Empereur de Russie.

Imprimerie de Ch. Th. Groos à Carlsruhe.

TABLE.

Gagarin, J. Soc. Jes., De la réunion de l'église orthodoxe à l'église catholique (en langue russe). 1 vol. 8. br. . . . . fr. 3.

Essais sur la philologie slave et sur l'influence politique et religieuse qui l'a dirigée, par M. D. S.....k, avec un avant-propos par M. L. Landrin fils. 1 vol. in 8. . . . fr. 2.

Dulaurier, E., Histoire, dogmes, traditions et liturgie de l'église arménienne orientale, avec des notions additionnelles. — 2me édition, revue et corrigée, 1 vol. in 12. . . fr. 4.

Question religieuse d'Orient et d'Occident. Parole de l'orthodoxe catholique au catholicisme romain, trad. du russe par A. Popovitzki. in 8. br. . . . . fr. 1. 50 cts.

Quérard, J. M., La Roumanie, Moldavie, Valachie et Transylvanie, la Serbie, le Montenégro et la Bosnie. — Essai de bibliothèque française historique. in 8. br. . . . . . fr. 2.

Golesco, A. G., De l'abolition du servage dans les Principautés danubiennes. 1 vol. 8. br. fr. 2.

Les Principautés Roumaines et l'Empire Ottoman. 8. br. . . . . fr. 1. 50 cts.

De la législation russe au point de vue de la liberté de conscience. 8. br. . . . 50 cts.

Les Slaves occidentaux. 8. br. . . . . . fr. 3.

De la possibilité de réunir l'église russe à l'église catholique sans changer la liturgie (en russe). 8. br . . . . fr. 6.

Le Raskol. Essai historique et critique sur les sectes religieuses en Russie. 8. br. . fr. 6.

La Russie est-elle schismatique? Aux hommes de bonne foi par un Russe orthodoxe. in 8. fr. 1.

Imprimerie de Ch. Th. Groos à Carlsruhe.

